

695 AVRIL-JUIN 2020

# choisir

REVUE CULTURELLE D'INFORMATION ET DE RÉFLEXION

La peur comme levier

Contrôler l'IA,  
une utopie?



#### **Illustration de la couverture**

© Pictures Now/Alamy

#### **Illustrations pleine page**

p. 4 : Détail du groupe de statues en terre cuite de la *Lamentation sur le Christ mort* de Niccolò dell' Arca (1460-1494), église Santa Maria della Vita (Bologne)

© Philippe Lissac / Godong

p. 40 : © Adobe Stock / phonlamaiphoto

p. 57 : Franklin Brownell (1857-1946), *L'heure du thé*, 1901

© Collection particulière. Photo Frank Tancredi

p. 70 : © Illustration, Nicolas Fossati

#### **Dos de couverture**

Charles Beaudelaire, in *Les Fleurs du mal*, 1868.

Le poète se réfère à ce texte de Blaise Pascal (in *Pensées* n° 425, Paris, Léon Brunschvicg 1897) : « Qu'est-ce donc que nous crient cette avidité et cette impuissance, sinon qu'il y eu autrefois dans l'homme un véritable bonheur, dont il ne lui reste maintenant que la marque et la trace toute vide, et qu'il essaye inutilement de remplir de tout ce qui l'environne, recherchant des choses absentes le secours qu'il n'obtient pas des présentes, mais qui en sont toutes incapables, parce que le gouffre infini ne peut être rempli que par un objet infini et immuable, c'est-à-dire que par Dieu même ? »

Texte choisi par Claudine Mussawir

# Sommaire

## choisir

REVUE CULTURELLE JÉSUIE D'INFORMATION  
ET DE RÉFLEXION FONDÉE EN 1959

### Direction

Pierre Emonet sj

### Rédaction

Lucienne Bittar, rédactrice en chef  
Céline Fossati, journaliste  
Av. du Mail 14B – 1205 Genève  
redaction@choisir.ch  
tél. +41 22 808 04 19

### Conseil de rédaction

Beat Altenbach sj, Raphaël Broquet, Bruno Fuglistaller sj,  
Stjepan Kusar, Étienne Perrot sj, Luc Ruedin sj

### Administration et abonnements

Geneviève Rosset-Joye  
rue Jacques-Dalphin 18 – 1227 Carouge (Suisse)  
administration@choisir.ch  
tél. +41 22 827 46 76

### Tarifs

Édition papier + web 1 an  
Tarif normal: Frs 55.–  
Tarif réduit (étudiants, apprentis, AVS, AI): Frs 48.–  
Europe: Frs 60.–  
Autres pays: Frs 65.–  
Abonnement de soutien: Frs 80.–  
Prix au numéro: Frs 13,50 (+ port)

### Site Web

www.choisir.ch

### Maquette

GRAFIX Communication visuelle  
rue Hans-Geiler 2a, 1700 Fribourg

### Mise en page et impression

Imprimerie Fiorina  
rue de Scex 34, 1950 Sion



## ÉDITORIAL

**Quand la peur nous dévisage** par Lucienne Bittar 3

## PEURS

### HISTOIRE

**Quand l'enfer habitait le Moyen Âge**  
par Michel Grandjean 5

### SPIRITUALITÉ

**De la terreur à la foi** par Jean-Blaise Fellay sj 9

### ESSAI

**Les ailes de l'ange** par Jacques Arnould 12

### SCIENCES

**Meilleure alliée ou pire adversaire** par Lia Antico 16

### ILLUSTRATIONS

**Tom Tirabosco Les peurs aux trouses** par Céline Fossati 19

### ÉCONOMIE

**Les assurances incertaines** par Étienne Perrot sj 24

### SOCIÉTÉ

**Une police communautaire** par Lucienne Bittar 28

### POLITIQUE

**L'épée de Damoclès des réseaux sociaux**  
par Anne Moratti 32

### POLITIQUE

**Les révolutions illibérales** par Roman Krakovsky 34

## INTELLIGENCE ARTIFICIELLE

### REGARD

**Du génie au chimpanzé** par Jean-Michel Besnier 41

### ARTS

**Une IA qui nous veut du bien...** par Marc Atallah 45

### ARTS

**Les algorithmes, outils et auteurs** par Nicolas Nova 49

### PHILOSOPHIE

**Esprit es-tu là ?** par Giovanni Cucci sj 52

## CULTURE

### EXPOSITION

**Libres impressionnistes du Canada**  
par Geneviève Nevejan 57

### LETTRES

**L'huile miraculeuse** par Fabienne Bogádi 59

### CINÉMA

**Six années d'or auprès de Fellini** par Gérald Morin 62

### CINÉMA

**Il est une foi** L'étreinte du serpent par Patrick Bittar 67

### LIVRES OUVERTS

70

La peur du gendarme ne suffit pas. Elle est nécessaire parce que la société n'est pas composée uniquement de saints, parce que tous les hommes n'en sont pas au même point. (...) mais le gendarme ne suffit pas, parce qu'il est lui-même corrompible et qu'il peut devenir un agent de crime.

C'est pourquoi la morale féconde ne peut être qu'une morale intérieure à la conscience qui repose sur le mot de Bien. Et justement, la question se pose : est-ce que Dieu lui-même est un gendarme? (...) Pour beaucoup de croyants, n'est-il pas le plus fort, plutôt que le meilleur?

(...) Quand Dieu prend la figure du gendarme, il n'y a rien de plus terrible.  
(...) Impossible de lui échapper. Alors cette morale suspendue à la peur devient quelque chose d'intolérable! Et Dieu devient odieux parce qu'il dit tout le temps :  
« Moi, moi, moi! »

(...) notre Seigneur nous apporte un tout autre visage de Dieu, le visage de la tendresse infinie de Celui qui n'est que son Amour (...) c'est un Dieu qui ne peut pas dire « Moi » parce qu'il n'est qu'un regard vers l'Autre. Le Dieu de Jésus-Christ, c'est le meilleur et non pas le plus fort, c'est celui qui obtient tout par sa bonté, par son amour, mais ne peut rien d'autre.

Maurice Zundel  
(Retraite à Saint-Maurice, 1953)

# Éditorial

## Quand la peur nous dévisage

Lucienne Bittar, Genève  
rédactrice en chef

Nous vivons une époque anxio-gène, traversée de grandes peurs collectives: dangers climatiques, surpopulation mondiale, nouvelles épidémies (celle du coronavirus faisant office de dernière née), exodes migratoires, brutalités urbaines, complots de toutes sortes, transhumanisme et intelligence artificielle... Face au danger, deux réactions sont courantes: l'évitement, qui peut se traduire en déni ou je-m'en-foutisme, ou la riposte.

Si cela se révèle souvent opportun sur le plan individuel, c'est rarement le cas au niveau politique. Le sentiment d'impuissance induit par la mondialisation et la complexité de nos organisations sociales mène nombre de citoyens et d'institutions étatiques à prendre des mesures peu efficaces et surtout discutables du point de vue des droits humains. La tentation du repli sur soi, de la fermeture des frontières pour protéger ses acquis, la santé de son économie et de sa culture, est très tendance.

L'« autre » est perçu comme un danger, quand ce n'est pas toute l'espèce humaine qui est accusée de crime envers la vie et la Terre. Ce lourd climat affecte particulièrement notre jeunesse, qui en vient à interroger son désir d'enfants, taxé d'égoïste et d'inconscient.

Associée au Festival de la Maison de l'Histoire de Genève, dont le thème cette année est *La Peur*, notre revue a plongé dans ces eaux troubles. Avec cette épineuse question: comment aborder ce dossier sans renforcer stérilement toutes ces angoisses? En pointant tout d'abord les mécanismes physiologiques qui les induisent et les processus psychosociaux qui les alimentent, pour mieux distinguer entre risques objectifs et ressentis.

La deuxième étape, autrement plus ardue, est de rechercher des solutions *justes* aux problèmes qui déclenchent nos peurs. La justice au service du bien commun (qui commence par notre village, mais le dépasse largement) et, pour les chrétiens, l'espérance nourrie par la confiance en Dieu sont des critères incontournables pour guider nos actions. C'est le sens des appels du pape François à la conversion écologique et culturelle. C'est aussi celui de *l'Appel de Rome pour une éthique de l'intelligence artificielle*, un outil au potentiel énorme, mais qui peut nous asservir si nous ne gardons un œil critique sur lui. Car au final, tout comme la peur du migrant ou de la catastrophe climatique, celle de l'IA nous renvoie tous, douloureusement, à cette interrogation: qu'est-ce qu'être humain? ■

1 Du 1<sup>er</sup> au 5 avril 2020, *histoire-cite.ch*.

2 Une réunion sur ce thème a été organisée par l'Académie pontificale pour la vie du 26 au 28 février 2020. Cf. *Une éthique algorithmique* sur *choisir.ch*.



PEURS

# Peurs

## Quand l'enfer habitait le Moyen Âge Ce qu'on doit à Delumeau

Michel Grandjean, Genève  
professeur d'histoire du christianisme, Université de Genève

**Chaque génération compte quelques historiens qui ouvrent des voies nouvelles. Jean Delumeau, qui vient de mourir à près de 97 ans, aura été de ceux-là. Parmi les thèmes qui ont guidé ses recherches, il en est un, central: l'histoire de la peur et du besoin de sécurité, au Moyen Âge plus particulièrement, en interaction avec le christianisme.**

Michel Grandjean est membre de la direction du Festival Histoire et Cité. Il a été l'un des membres fondateurs et le premier directeur de la Maison de l'histoire de l'UNIGE. La théologie médiévale et de la Réforme, ou encore le christianisme contemporain font partie de ses domaines de recherches.

Impossible d'envisager le christianisme de la fin du Moyen Âge et de la première modernité (en gros du milieu du XIV<sup>e</sup> siècle au milieu du XVII<sup>e</sup>, mais en débordant assez largement des deux côtés) sans prendre en compte les nombreux terrains défrichés par l'historien Jean Delumeau. Comme l'écrivait déjà Jacques Le Goff dans les colonnes du *Monde* en 1983, Jean Delumeau a « appliqué son intelligence, sa générosité, sa ferveur, à l'étude de la place du phénomène religieux dans la société occidentale pendant les cinq siècles où il a eu le plus d'importance dans cette société ».

C'est en effet à Jean Delumeau que l'on doit ce triptyque monumental: *La peur en Occident* (1978), puis *Le péché et la peur* (1983), enfin *Rassurer et protéger* (1989).<sup>1</sup> Partant du constat que la peur en tant que telle n'avait quasiment jamais fait l'objet d'enquêtes historiques, et fort de nombreuses lectures en psychiatrie et en ethno-histoire, il s'est attaqué, seul, aux craintes collectives d'autrefois, brassant pour ce faire une masse documentaire des plus impressionnantes.

Impossible d'évoquer en quelques lignes toutes les peurs qui habitaient nos ancêtres. Qu'on pense d'abord à la peur de l'épidémie: la grande peste du milieu du XIV<sup>e</sup> siècle emporte à peu près le tiers de l'Europe, et jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle encore il arrive que des pestes réduisent de moitié la population d'une ville, comme ce fut le cas à Naples et à Milan (rien de commun, de toute évidence, avec le SRAS de 2003 ou même le COVID-19 d'aujourd'hui!). Mais il y aussi la peur de la nuit et des brigands, la peur de l'autre et de l'étranger, la peur de la mer et de l'inconnu, la peur des revenants (dont la présence dans une maison peut être à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle un motif de non-paiement de loyer) et surtout cette mère de toutes les peurs humaines qu'est la peur de la mort, articulée en chrétienté médiévale et moderne avec celle du jugement et des peines éternelles.

### La pastorale de la peur

Jean Delumeau a montré comment le christianisme a fait précisément de l'effroi de l'enfer et du purgatoire l'un des motifs les plus puissants de sa prédication aux foules, avant d'en faire l'un des thèmes à succès de son art pictural. Il a longuement décrit les ressorts de cette « pastorale de la peur » et de cette culpabilisation de l'Occident (il parle même de « surculpabilisation »), qu'attestent les ser-

# Peurs

## Quand l'enfer habitait le Moyen Âge Ce qu'on doit à Delumeau

mons de la fin du Moyen Âge et qui se déploient au XVI<sup>e</sup> siècle tant du côté des théologiens de Rome que de ceux de la Réforme protestante - lesquels font preuve à ce sujet d'une belle unanimité, car ils ne cessent de partager la même vision du monde.

C'est que la chrétienté est menacée de toutes parts par des puissances spirituelles. Elle est inquiétée par l'islam, qu'il s'agisse de ces musulmans d'Espagne dont on soupçonne que la conversion n'a été que tactique ou qu'il s'agisse des Turcs qui

font trembler l'Empire romain germanique; elle est tourmentée par Satan lui-même, qui intervient chaque jour pour détourner les âmes et qui profite de la complicité des êtres les plus faibles, ces femmes qu'on condamne par dizaines de milliers à bûcher comme sorcières; elle est menacée par les juifs, dont on répète qu'ils n'ont en tête que le projet de détruire la chrétienté (on raconte qu'ils kidnappent parfois les enfants des chrétiens et qu'ils les vident de leur sang dans d'obscurs rituels); elle est encore menacée par les hérétiques et - au moment de la Réforme - par ceux qui sont dans l'autre parti.

Toutes ces craintes sont exacerbées par la conviction que la fin du monde n'est plus très loin et que le jugement dernier est donc imminent. Bref, l'Antéchrist rôde parmi nous, Satan nous trompe et nous menace à chaque instant (il peut faire en sorte, disent les auteurs du *Marteau des sorcières*,<sup>2</sup> qu'un homme se retrouve tout à coup sans verge...). On a donc, dans ce monde, mille raisons d'avoir peur.

### Des faiseurs de cauchemars

Il ne faut pas croire que les prédicateurs de la peur ne seraient que les témoins de ce qu'on appelait naguère la « mentalité » d'une époque. Le mot, maintenant abandonné, est en vérité plutôt rare sous la plume de Jean Delumeau, à qui l'on doit, au contraire, d'avoir attiré l'attention sur l'immense responsabilité des prédicateurs, dans la mesure où la peur des élites est souvent plus terrible que les craintes populaires. Les démons qui interviennent dans les histoires que se racontent au coin du feu les paysans sont sans doute méchants, mais ils sont bêtes et maladroits et on peut les berner, tandis que le Diable que prêchent les dominicains du XV<sup>e</sup> siècle est une puissance redoutablement efficace,

« Le jugement dernier : l'enfer », détail du retable polyptique de Rogier Van Der Weyden (1399-1468). Musée des Hospices de Beaune © Fred de Noyelle / Godong



à laquelle on n'échappe jamais sans le secours divin.

Il y a pire encore : ce sont ces prédicateurs qui systématisent les inquiétudes et leur donnent ainsi une plus grande consistance. Pour ne prendre qu'un exemple, c'est par leurs voix que la peur de la femme se fait consciemment misogynie, comme quand Bernardin de Sienne, au XV<sup>e</sup> siècle, exhorte ses auditeurs à faire travailler leur femme au ménage : « Fais-la balayer, fais-lui faire la lessive, fais-lui garder les enfants, laver les langues et tout », car autrement, si elle prenait ses aises, Dieu sait quelles pensées mauvaises lui passeraient par la tête...

Peur de l'autre, peur du monde qui nous entoure, peur de la mort et de l'au-delà. Certes, le secours divin a de quoi, en théorie tout au moins, atténuer la peur. Dans *Rassurer et protéger*, Jean Delumeau a finement analysé toutes les stratégies protectrices qui sont mises en place : intervention des saints, qui protègent des maladies et des coups ou qui ressuscitent, le temps qu'un prêtre les ondoie, les nouveau-nés morts sans baptême ; bienveillance maternelle de la Vierge qui abrite les fidèles sous son grand manteau ; rites rassurants tant du côté catholique (comme les processions ou les indulgences) que du côté protestant (comme les cantiques).

Il n'empêche. L'idée, souvent répétée, que le nombre des damnés sera bien plus considérable que celui des élus a de quoi faire vaciller les âmes les mieux trempées. On la trouve chez Augustin au V<sup>e</sup> siècle, chez Thomas d'Aquin ou chez Bonaventure au XIII<sup>e</sup>, chez Calvin ou chez le jésuite Roberto Bellarmin au XVI<sup>e</sup>, ce dernier écrivant que « le nombre des réprouvés sera semblable à la multitude des olives qui tombent à terre quand on a secoué l'olivier ; et

(que) le petit nombre des élus sera comparable aux quelques olives qui sont restées au sommet des branches et seront détachées à part ».

### L'appétit du pouvoir

Pourquoi cette pastorale de la peur alors que l'Évangile est fondamentalement une prédication du réconfort ? Pourquoi l'idée que les souffrances et les catastrophes seraient autant d'actions conduites par Dieu pour punir une humanité pécheresse, alors même que le Christ refuse de considérer les victimes de l'effondrement de la tour de Siloé comme plus coupables que leurs contemporains (Luc 13,4-5) ?

Quittant son laboratoire d'historien, Jean Delumeau a aussi eu le courage d'empoigner de telles questions. En 1977 déjà, tout jeune professeur au Collège de France, il publiait un essai (qu'on lui a souvent reproché) sous le titre *Le christianisme va-t-il mourir ?* Il y montrait le lien entre l'appétit du pouvoir et la pédagogie de la peur : « Il est certain que, tenir en main, avec de très sérieuses exigences morales et religieuses, des millions, mieux, des centaines de millions de gens à travers l'espace et le temps, ne pouvait se faire qu'en brandissant la menace du feu éternel. C'était dans la logique d'un système totalitaire qui voulait contrôler l'ensemble des consciences à l'intérieur des frontières où il était au pouvoir. »<sup>3</sup> Tout était dit, même si le concept de totalitarisme pour une société d'avant les révolutions et les crises du XX<sup>e</sup> siècle mériterait discussion.

En d'autres termes, là où Jean Paul II disait que « la justice est au service de la charité » (encyclique *Dieu riche en miséricorde*, 1980), l'historien commente : « Je n'hésite pas à dire qu'autrefois on avait plus souvent enseigné le contraire ». <sup>4</sup> Or, mettre la

# Peurs

## Quand l'enfer habitait le Moyen Âge Ce qu'on doit à Delumeau

charité au service de la justice, c'est s'inscrire dans une volonté de puissance et admettre le recours à toutes les armes, y compris la pastorale de la peur, pour conforter cette puissance. Est-ce là une attitude conforme à l'Évangile ? Nous n'avons nul droit de juger nos prédécesseurs, écrit Jean Delumeau (citant en l'occurrence la revue *Irenikon* 1/1979), car rien ne nous permet d'affirmer que nous aurions fait mieux qu'eux, mais nous avons le droit, poursuit-il, de prendre nos distances d'avec ce christianisme de jadis qui a prêché la peur pour assurer son pouvoir.<sup>5</sup>

### Désamorcer les peurs

Il y a plus. Jean Delumeau, comme d'autres historiens, a montré comment les peurs collectives, qu'elles soient réelles (la famine, la peste) ou illusives (la sorcellerie, le complot des juifs contre les chrétiens) étaient susceptibles de générer des violences sociales. C'est ainsi un devoir civique que de travailler, d'une part, à comprendre le mécanisme des peurs (ce à quoi peut aider l'histoire) et, d'autre part, à lutter contre ces peurs : « diminuer la peur dans une collectivité, c'est en même temps y désamorcer des charges explosives ». <sup>6</sup> On ne saurait mieux articuler l'exigence de connaissance historique et l'engagement pour le monde. L'œuvre de Jean Delumeau a encore de grands services à rendre. ■

**Table ronde sur la peur  
de l'au-delà  
samedi 4 avril,  
de 11h à 12h30, à Uni Dufour  
(salle U408), entrée libre**

Le Festival Histoire et Cité, de la Maison de l'histoire de l'UNIGE, se penche au chevet de la peur pour son édition 2020, qui a lieu du 1<sup>er</sup> au 5 avril, à Genève, à Lausanne et à Sion (programme complet sur [histoire-cite.ch](http://histoire-cite.ch)). Et pour la deuxième année consécutive, *choisir* participe à l'événement.

On admet avec Jean Delumeau que l'essor du christianisme, au Moyen Âge et à l'époque moderne, est allé de pair avec une pastorale de la peur, en particulier celle de l'au-delà, de l'enfer, du purgatoire... Comment cette peur a-t-elle été nourrie et gérée ? Est-elle tempérée par une pastorale de la miséricorde ? Le renversement des représentations de l'au-delà à l'époque contemporaine (déclin du purgatoire et de l'enfer) a-t-il changé la donne ?

**Historiens intervenants :** Guillaume Cuchet, professeur à l'Université de Paris-Est, Sarah Scholl, maître-assistante à l'UNIGE, Catherine Vincent, professeure à l'Université de Paris Nanterre.

**Animation :** Lucienne Bittar (*choisir*)

1 Les trois ouvrages sont édités chez Fayard (Paris), avec respectivement 478 p., 742 p. et 670 p.

2 Traité des dominicains Henri Institoris et Jacques Sprenger, publié à Strasbourg en 1486, sur la sorcellerie, féminine en particulier, et les techniques pour la combattre. (n.d.l.r.)

3 Jean Delumeau, *Le christianisme va-t-il mourir ?* Paris, Hachette 1977, p. 67. Cet essai sera repris par lui dans *Un christianisme pour demain*, Paris, Hachette 2004, 432 p.

4 Jean Delumeau, *L'avenir de Dieu*, Paris, CNRS 2015, p. 77.

5 Jean Delumeau, « Le péché et la peur en Occident », in *sous la direction d'Anne-Marie Dillens, La peur, émotion, passion, raison*, Bruxelles, Presses de l'Université Saint-Louis 2006, pp. 31-42.

6 *L'avenir de Dieu*, p. 40.

# Peurs

## De la terreur à la foi

Jean-Blaise Fellay sj, Villars-sur-Glâne  
historien

### SPIRITUALITÉ

**Réfléchissant à la peur, je me suis rappelé une expérience berlinoise au milieu des années 70. J'étais en Allemagne pour une formation spirituelle, celle que l'on fait chez les jésuites à la fin des études, après quelques années d'insertion professionnelle: il s'agit à la fois d'une sorte de bilan et d'une forme de renouvellement des racines spirituelles. Au loin brillaient les lumières du mur de Berlin, protégé par les féroces *vopos*...**

Jean-Blaise Fellay a été directeur spirituel des séminaires diocésains des évêchés de Lausanne, Genève et Fribourg et de Sion, professeur à l'Institut Philanthropos et rédacteur en chef de notre revue durant 14 ans. Il tient une chronique régulière sur [jesuites.ch](#).

Je retrouvais là quelques camarades d'études qui étaient dans leur majorité en train d'inaugurer leur carrière d'enseignants et se voyaient renvoyés à un état de novices. Nous le vivions avec un certain étonnement, mais aussi avec le bonheur d'être soulagés d'un travail professionnel exigeant.

Nous étions logés dans un cadre bucolique au bord d'un grand lac ou plutôt d'une anse de rivière. La ville de Berlin s'étalait sur une vaste plaine traversée de parcs et de lacs propices à la rame et à la méditation. Je me souviens du premier soir,

le soleil se couchait dans un bouquet de teintes pourpres alors qu'une guirlande de lumières s'allumait à l'horizon dans la pénombre. C'était magnifique.

Le lendemain, j'appris que ces lumières étaient celles qui éclairaient le Mur, le célèbre mur de Berlin, symbole du rideau de fer qui coupait l'Europe en deux et de la guerre froide qui divisait le monde. J'eus l'occasion par la suite de traverser plusieurs fois cette énorme tranchée pour me rendre dans la partie orientale de la ville. C'est ainsi que je fis la connaissance des *vopos*, la *Volks-polizei* est-allemande redoutée.

### Des mondes superposés

C'est vrai qu'elle instillait la peur. D'abord par leur uniforme et leur casque d'acier qui faisaient resurgir le souvenir des troupes nazies. Leur regard soupçonneux ensuite, les documents qu'ils épluchaient avec une rigueur scrupuleuse, la richesse des moyens qu'ils mettaient en œuvre pour déceler toute infraction, par exemple les miroirs qu'ils glissaient sous les voitures pour en contrôler les dessous. Enfin le Mur lui-même, une sorte d'autoroute à travers la ville, avec une double barrière, des rouleaux de barbelés, des mines, des miradors à intervalles réguliers, des installations de tir automatique et un éclairage nocturne constant. Les tentatives de franchissement se terminaient le plus souvent par la mort.

Au contraire, dans Berlin-Ouest, l'esprit de Mai 68 régnait chez les étudiants. La *Freie Universität* était agitée par les slogans des *Communes* contestataires et les provocations de la révolution sexuelle. Il fallait à tout prix se démarquer des systèmes autoritaires de l'Est comme de l'Ouest. Par ailleurs, on se faisait dépasser sur la route par des chars

# Peurs

## De la terreur à la foi

blindés de 65 tonnes qui roulaient parmi les voitures. La ville était quadrillée par les patrouilles des troupes américaines, britanniques et françaises. Nous habitions à côté d'un camp de rangers anglais dont la dureté de l'entraînement me faisait frémir.

Un matin, je me suis trouvé avec un jeune juriste berlinois sur un de ces observatoires qui permettaient de regarder par-dessus le Mur. Il me disait son chagrin de devoir quitter la ville de son enfance dont l'avenir lui semblait bloqué du fait de cet enfermement. Quelques jours plus tard, du côté Est, à l'Université Humboldt, étant à la recherche d'un livre rare, je dus exhiber mon passeport pour obtenir un prêt. Le petit livret rouge à croix blanche produisit un effet foudroyant. Les conversations s'arrêtèrent, les regards se fixèrent sur lui. Je pris conscience d'appartenir à un autre monde, celui où les citoyens peuvent passer les frontières et voyager à leur guise. Tout le monde se mit en quatre pour me servir et se montra d'une amabilité parfaite. J'étais devenu un extraterrestre.

**Je pris conscience d'appartenir à un autre monde, celui où les citoyens peuvent passer les frontières et voyager à leur guise.**

Au retour, je passai devant les *vopos* de garde devant une chancellerie. Ils se tenaient au garde-à-vous, portant un fusil surmonté d'une gigantesque

baïonnette. Ils le tenaient sur le plat de la main, le coude à angle droit. Une posture pénible, qui me parut refléter la dureté du système.

### Immatériels, mais réels

Une douzaine d'années plus tard, en 1989, je vis avec stupéfaction la liquéfaction de ce même système. La télévision montrait une foule joyeuse entourant les policiers du check point Charlie. Ceux-ci, désorientés, levaient la barrière sans protestation et la foule se déversait, hilare, dans les rues de Berlin Ouest. Le mur de Berlin s'était ouvert, sans un coup de feu, sans une goutte de sang, sans même un accord ou une négociation. Il s'effondrait de lui-même, dans un curieux enchaînement qui passait par une bourde de l'attaché de presse, un chef de poste laissé sans instructions la confusion du gouvernement de Pankow, le souhait du plus haut dirigeant de Moscou, Gorbatchev, d'introduire un assouplissement du système soviétique.

Matériellement, rien n'avait changé. Le Mur était debout, les *vopos* avaient leurs armes chargées, l'ordre de tirer à vue n'avait pas été levé, mais mystérieusement le monde s'était transformé. Celle qui régnait en maître, la peur, s'était dissipée. L'heure était à la fraternité, tout le monde s'embrassait. Une révolution invisible s'était produite, personne, semble-t-il, ne l'avait décidée.

Cela pose une question étrange : quelle est la puissance de la terreur ? C'est à la fois une réalité aussi évidente que difficile à cerner. Berlin a connu au cours du XX<sup>e</sup> siècle le militarisme prussien, la violence nazie, la tyrannie communiste. Paradoxalement, c'est dans cette ville qu'on nous avait réunis, avec ma douzaine de confrères, pour reprendre les bases de la vie spirituelle. Nous apprenions à marcher, à nous asseoir, à

manger et à boire, en pleine conscience. À travailler sur le silence et la paix de l'âme, à chercher Dieu en toutes choses, selon la spiritualité de saint Ignace, le tout à deux pas du Mur et de ses barbelés, le regard posé sur la rive verdoyante de la Havel et de l'île aux paons. Était-ce de l'inconscience ou une échappée vers l'éternelle sagesse? Probablement les deux à la fois.

**Si les forces du mal prennent leur source dans le cœur de l'homme, c'est également dans l'intériorité que grandit la capacité de résistance à la violence et au mensonge.**

La menace mortelle des armes nucléaires pouvait à tout instant déclencher l'apocalypse dans le monde entier, Berlin était le lieu où nous pouvions le percevoir le plus immédiatement. Était-ce alors de la folie de rester dans le silence et l'oraison? À la réflexion, je me dis aujourd'hui que si les forces du mal prennent leur source dans le cœur de l'homme, c'est également dans l'intériorité que grandit la capacité de résistance à la violence et au mensonge.

### Le langage du courage

Ce Land de Brandebourg a vu passer tant d'armées ces siècles derniers, dont celles de Napoléon, mais ce sont finalement les poètes, les philosophes, les musiciens, les savants de ce pays qui ont apporté quelque chose de durable au monde. C'est la foi religieuse qui a donné sa capacité de témoignage à un Soljenitsyne dans le Goulag, à un Mandela dans les geôles sud-africaines. En Allemagne, c'est elle qui a porté la résistance du jésuite Alfred Delp et du théologien protestant Dietrich Bonhoeffer, exécutés par les nazis, et c'est dans sa prison berlinoise que ce dernier a rédigé *Résistance et soumission*.

Alfred Delp sj, âgé de trente-sept ans, est décapité le 2 février 1945 à la prison de Berlin-Plötzensee. Il écrit un dernier billet: «Combien de temps attendrai-je ici? Serai-je tué et quand? Je ne sais pas. D'ici jusqu'à la potence de Plötzensee il n'y a que dix minutes en voiture. On n'apprend que peu de temps auparavant que le jour est venu et que c'est en fait immédiatement. Pas de tristesse. Dieu m'aide de façon si merveilleuse et si visible jusqu'à maintenant. Je n'ai pas encore peur. Ça peut venir. Peut-être Dieu veut-il que cette attente soit l'ultime épreuve de la confiance. C'est bon pour moi. Je m'efforcerai de tomber dans la terre nourricière comme une semence fertile pour vous tous et pour ce pays et ce peuple que je voulais servir et aider.»

«Je n'ai pas encore peur. Ça peut venir», tel est le langage du courage. Alfred Delp n'a pas peur de la peur, il connaît son pouvoir qui peut nous submerger, mais il croit au-delà de son influence temporaire. Sans fanatisme, sans haine, il repose dans une confiance qui dépasse la fragilité humaine car elle repose sur Dieu. «Mort où est ta victoire?» Terreur, où est ton triomphe? ■

# Peurs

## Les ailes de l'ange À l'ombre du feu d'Hiroshima

Jacques Arnould, Paris  
théologien et historien des sciences

### ESSAI

**Dieu aurait-il pu s'en douter? Lorsqu'il décida de bannir l'homme du jardin d'Éden, de l'éloigner de l'arbre de vie pour avoir mangé ses fruits de la connaissance du bien et du mal, il posta devant l'enceinte du paradis des chérubins armés de glaives flamboyants... Comment aurait-il pu se douter que ces flammes exerceraient sur Adam et ses descendants une fascination analogue à celle du savoir et de l'immortalité qui, de l'humble feu de camp des origines jusqu'au feu nucléaire, ne cesserait jamais?**

Jacques Arnould est chargé des questions d'éthique au Centre national d'études spatiales, à Paris. Parmi ses nombreux livres, citons *Oublier la Terre? La conquête spatiale 2.0.* (Paris, Le Pommier, 2018) et son dernier ouvrage, *Quand les hommes se prennent pour Dieu* (2020).<sup>1</sup>

Ce feu est peut-être l'un des symboles les plus forts, les plus poignants de cette connaissance si chèrement acquise et si vite perdue, de cette science qui, tel l'horizon, ne cesse de reculer au fur et à mesure que nous en approchons les apparentes limites. Originelle, perpétuelle, éternelle fascination que celle du savoir, au point que nous nous sommes donnés le nom d'*Homo sapiens sapiens*. Celui qui sait qu'il sait... ou peut-être qu'il ne sait pas?

Vous pourriez trouver exagéré ce rapprochement mythologique et symbo-

lique entre le feu et la connaissance; pourtant, force est de reconnaître que le développement récent des sciences et des techniques, ce savoir et ce pouvoir toujours croissants, exerce pareille fascination, j'entends pareils attrait et effroi. Surtout depuis un peu plus d'un demi-siècle, depuis que des savants et des ingénieurs ont testé la première arme atomique, le 16 juillet 1945, et que l'un d'entre eux, Robert Oppenheimer, s'est rap-pelé un extrait de la *Bhagavad-Gita*:<sup>2</sup> «Je deviens la Mort, le Destructeur des Mondes.»

Et si les rôles s'étaient inversés? Si les humains, armés à leur tour de glaives flamboyants, étaient parvenus à prendre la place des chérubins? Mais alors, pour garder quel paradis... ou quel enfer? Avant même que s'ouvre l'ère nucléaire, les prophètes n'ont pas manqué pour décrire l'un ou l'autre en des termes qui n'ont rien à envier aux millénarismes du Moyen Âge ni aux utopies des temps plus modernes.

Leurs voix continuent à s'élever pour nous promettre une existence heureuse et illimitée, voire immortelle, une existence «transhumaine», et des terres désormais situées bien au-delà du désert que notre planète risque de devenir, des refuges dans l'espace; ou encore pour mettre au goût des derniers rapports scientifiques les vieux récits eschatologiques et apocalyptiques, et compter à rebours les jours qu'il reste à vivre à notre humanité. De quoi nous fasciner, sans l'ombre d'un doute!

Nous ne devons ni ne pouvons nous voiler les yeux, comme le fait l'*Angelus dubiosus* de Paul Klee, pour éviter de regarder en face notre possible futur ou pour cacher notre honte d'avoir conduit notre espèce, et toute notre planète avec elle, au bord de ce qui peut prendre les al-

lures d'un précipice. Mais nous ne devons pas pour autant entamer ou, plus exactement, reprendre le procès intenté contre le savoir, surtout si nous sommes croyants, héritiers d'une Église, d'une confession qui n'a pas hésité à établir des tribunaux et parfois à dresser des bûchers pour se débarrasser des aventuriers du savoir qui, bien souvent, remettaient en cause un système autoritaire et dogmatique plutôt que la recherche, toujours tâtonnante, d'un discours sur Dieu qui ne soit pas trop malhabile. Ces procès, ces bûchers étaient, et sont aujourd'hui sous des formes moins violentes, les effets d'une peur qui prend en otage ces vertus que nos Pères dans la foi qualifiaient de théologiques: la foi, l'espérance et la charité.

### Il y a un temps pour l'espoir

Permettez-moi de rappeler ici le mot de Tristan Bernard à sa femme, le 1<sup>er</sup> octobre 1943, dans le véhicule de la Gestapo qui les emmenaient au camp de Drancy: « Nous vivions dans la crainte, maintenant nous allons vivre dans l'espoir. » Ces mots empreints d'émotion et de sagesse paraissent faire écho à la célèbre sentence de Qohélet: « Il y a un temps pour chaque chose sous le soleil. »

Il y a un temps, nécessaire, parfois imposé, pour la peur, pour toutes les formes de peur. Parce que la peur est la maîtresse de nos émotions, de nos besoins vitaux. Parce que la peur s'enracine dans nos savoirs, nos prévisions, notre imaginaire. Parce que la peur est peut-être l'une des plus anciennes compagnes de l'humanité et certainement « la sœur siamoise de l'aventure » (Gérard Guerrier). Parce que, comme l'a défendu le philosophe Hans Jonas, la peur possède une véritable capacité heuristique: elle peut nous faire progresser sur le chemin de la connaissance

à acquérir, de l'expérience à accumuler, de la conscience à prendre.

Toutefois, et ici Tristan Bernard montre un extraordinaire mais sage courage, il doit aussi y avoir un temps pour l'espoir. Trop grand est le risque de demeurer emprisonné par la peur dans un présent ou même un passé allongé, répété, au motif du soi-disant *C'était mieux auparavant* ou bien du *C'est toujours mieux que rien...*

François Jacob, qui cite le mot de Bernard au terme de son livre *La logique du vivant*,<sup>3</sup> veut précisément défendre l'idée que la science, dans sa quête incessante de la connaissance, dans sa volonté de sortir de l'ignorance, offre effectivement cette possibilité de passer de la peur à l'espoir. Le chercheur français, prix Nobel de médecine en 1965, n'est ni dupe, ni aveugle: il connaît les limites, voire les défauts de la recherche scientifique; il constate qu'« on n'interroge plus la vie aujourd'hui dans les laboratoires ». Il n'en reste pas moins convaincu que le savoir ouvre les portes du futur.

### De l'or à raffiner

N'oublions cependant pas les vertus théologiques: parce qu'elle est « articulée » à la foi et à la charité, l'espérance est davantage que l'espoir. Elle ne peut se contenter d'ouvrir des portes; il faut encore qu'y apparaisse la silhouette d'un être humain, d'un être à aimer et auquel croire.

Avons-nous encore besoin d'anges gardes-chiourmes à l'épée flamboyante et au regard fulgurant? L'ombre des victimes d'Hiroshima et de Nagasaki, projetée par le flash nucléaire et inscrite à jamais dans la pierre ou le béton, suffit, je crois, à nous mettre en garde vis-à-vis des dangers associés aux technologies

# Peurs

## Les ailes de l'ange À l'ombre du feu d'Hiroshima

que nous imaginons et dont nous usons. Nous avons plutôt besoin des ailes protectrices, prêtées par la coutume à ces créatures, pour entreprendre et poursuivre le long chemin qui n'évite pas la confrontation avec

notre humaine condition, mais ne s'y arrête pas, ne s'y complait jamais.

L'homme de science, l'homme de foi, l'homme aux semelles de vent qu'était Pierre Teilhard de Chardin en était convaincu: « C'est sans doute une conception chrétienne bien imparfaite que celle qui se donne comme idéal de «traverser la vie», en restant pure. Comme si la vie était une chose mauvaise et dangereuse, et non le chemin de l'être. L'idéal chrétien est sans doute de se *mêler profondément à la vie*, pour la *purifier*, et s'y purifier. La vie n'est pas de la boue, mais de l'or à raffi-



Les anges d'Othmar Schimtowitz, église Saint-Léopold, Vienne  
© Fred de Noyelle / Godong

ner... » Je ne vois guère d'autre manière d'aborder les enjeux actuels associés au développement scientifique et technique que celle prônée par le savant jésuite: une manière aussi fidèlement chrétienne que profondément humaine.

Il ne faut pas oublier cette posture, cette vision à l'heure où s'amoncellent les promesses transhumanistes... qui n'hésitent pas d'ailleurs à revendiquer le parrainage de Teilhard de Chardin. Le transhumanisme de ce dernier n'appelle en rien à un oubli de l'humain, à une sorte d'in-humanisme; il est bel et bien un trans-humanisme: l'idéal chrétien est de se mêler profondément à l'humain; la vie humaine n'est pas de la boue mais de l'or à raffiner... Et lui-même n'a jamais hésité à suivre cette voie.

### Avec la foi...

Quel chemin parcouru depuis ce temps mythique où nos ancêtres ont été chassés du jardin d'Éden, autrement dit écartés du stade de l'animal pour entrer, encore malhabiles sur leurs deux jambes, dans le territoire inconnu de la conscience, de l'intelligence, de la raison, du savoir, de la curiosité, de l'imaginaire, dont l'association constitue peut-être, avec les trois vertus théologiques, le propre de notre humanité! Quels anges, quel Dieu nous ont donc poussés sur ce périlleux sentier, nous interdisant de rebrousser chemin?

Les embûches ne manquent pas pour nous effrayer, ni les abîmes pour nous fasciner. Les voix ne manquent pas non plus, si nous y prêtons attention, pour nous rassurer: «N'ayez pas peur!» Des voix qui cherchent à endormir notre attention ou bien à nous faire croire que la solution aux problèmes posés par le progrès technologique se trouve dans la technologie elle-même. Des

voix, plus rares, qui ne nous cachent rien de ce que nous sommes, du temps qui est le nôtre, mais qui nous invitent à la foi.

L'homme de peu de foi n'échappe pas à la peur: il s'enfuit ou s'enfoncé, comme Pierre lorsqu'il tente de marcher sur les eaux pour rejoindre son maître. L'homme de foi ne voit pas des ailes lui pousser aux chevilles, ni la mer s'ouvrir devant lui; mais il trouve en lui l'audace d'accomplir un premier pas, puis un second, de ne pas s'arrêter à l'apparence d'une frontière ou d'une clôture, à l'injonction d'un interdit ou d'un tabou. L'homme de foi n'est aveugle ni sur lui ni sur ses congénères ni sur la réalité qui l'entoure. Mais il voit plus loin que le bout de ses semelles, l'horizon de ses évidences, le voile de ses pleurs, l'épouvantail de ses peurs, le garde-fou de sa prudence. Car, selon l'audacieuse formule de la lettre aux Hébreux, «la foi est une manière de posséder déjà ce que l'on espère, un moyen de connaître des réalités qu'on ne voit pas.» L'homme de foi ne croit plus, il n'a plus peur. Il est parvenu au-delà de la croyance: il sait. ■

- 1 Jacques Arnould, *Quand les hommes se prennent pour Dieu*, Paris, Salvator 2020, 144 p. Un essai qui questionne la tradition théologique chrétienne au regard du transhumanisme, où l'on retrouve Teilhard de Chardin, Adam et Eve, Jacob, Michel Houellebecq et d'autres.
- 2 *La Bhagavad-Gita* conte l'histoire de Krishna. C'est l'un des écrits fondamentaux de l'hindouisme (entre le V<sup>e</sup> et le II<sup>e</sup> siècle av. J.-C.).
- 3 François Jacob, *La Logique du vivant*, Paris, Gallimard, 1976, 352 p.

# Peurs

## Meilleure alliée ou pire adversaire

Lia Antico, Genève  
doctorante en neurosciences, Université de Genève

### SCIENCES

**Un bruit soudain de source incertaine. Une scène terrifiante d'un film d'horreur. Un animal menaçant qui court dans notre direction. On sursaute, le souffle court, notre cœur s'accélère et notre ventre se noue. Nous pouvons rester paralysés, fuir ou attaquer. Mais pas toujours à bon escient. Que se passe-t-il sur le plan neurologique ?**

La peur est une émotion universelle, associée à des comportements communs aux différents animaux, y compris à l'être humain. Elle est caractérisée par une cascade d'événements biologiques initiés dans le cerveau et impliquant plusieurs structures. Différentes zones cérébrales dialoguent, échangent, alertent, confirment et mobilisent au sein d'un circuit complexe.

Dès qu'un signal visuel, auditif ou olfactif est détecté par un organe sensoriel, l'information arrive directement aux deux amygdales, considérées comme le centre de la peur.

Les amygdales sont appelées ainsi pour leur ressemblance avec une amande et elles sont situées dans le lobe temporal. Elles se comportent comme des vigiles qui scrutent la circulation, détectent d'éventuels dangers et sonnent l'alarme.

En effet, quand elles reçoivent les informations sensorielles de la part du thalamus, les amygdales commencent par les comparer à celles qu'elles ont déjà en mémoire. Si ces informations sont retenues comme « dangereuses », elles déclenchent automatiquement, et inconsciemment, l'alerte via certaines connexions vers d'autres régions du cerveau.

Ainsi, par exemple, les amygdales influencent le système de l'éveil et de l'attention à travers la dilation des pupilles pour la réception d'une plus grande information; ou celui du stress avec la production d'adrénaline et la sécrétion de cortisol pour préparer le corps à réagir. Elles mettent en action l'hypothalamus, qui fait accélérer la respiration et le battement cardiaque, et informent le système moteur pour induire la fuite. Les amygdales mobilisent aussi une large zone de notre cerveau antérieur, le cortex préfrontal, qui vérifie la véracité des messages qu'elles ont envoyés avec ceux qui sont traités plus en profondeur par les cortex sensoriels et la mémoire de l'hippocampe.

### Nécessaire à notre survie

Ainsi, d'un côté, le cortex préfrontal détermine s'il s'agit d'un vrai danger ou d'une fausse alarme. De l'autre, l'hippocampe réévalue le cas grâce à la mémoire d'autres situations vécues dans le passé associées au danger; il peut donc, si nécessaire, apaiser la réactivité des amygdales. Prenons un exemple classique: lors d'une promenade en forêt, nous apercevons par terre une forme qui

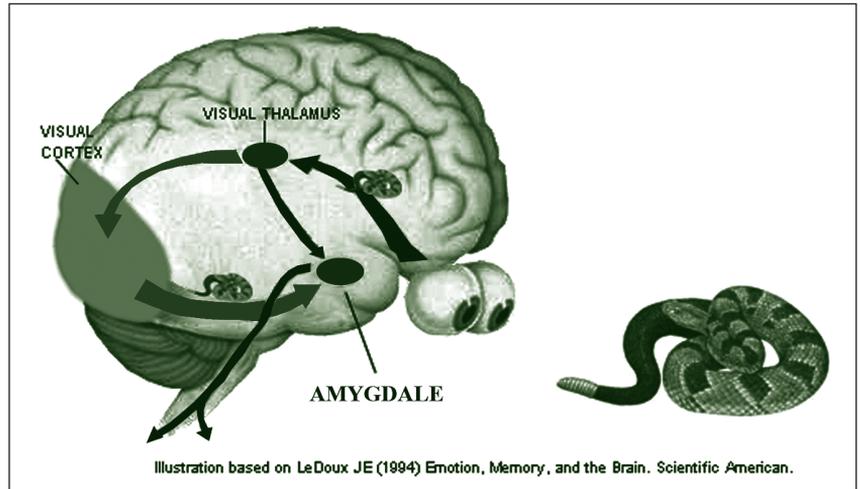


Illustration basée sur Joseph E. LeDoux, *Memory, and the Brain* (1994)

ressemble à un serpent, mais qui est en réalité un bout de bois; dans un premier temps, les amygdales déclenchent une alerte, que le cortex préfrontal vérifie ensuite, pour réaliser qu'il ne s'agit pas d'une menace réelle. La sélection naturelle a très bien favorisé ce double mécanisme qui assure soit une réactivité extrême face au danger soit la possibilité de revenir à la normale en cas d'erreur d'évaluation.

Une fois l'alerte lancée, une cascade d'événements physiologiques liés à la peur se manifestent dans le corps. On les retrouve d'ailleurs dans le langage: avoir la chair de poule, trembler comme une feuille, être blanc de peur... En effet, les amygdales contactent le tronc cérébral et transmettent des messages moteurs qui nous permettent d'activer les muscles pour combattre le danger ou le fuir. Ces messages s'appellent adrénaline et cortisol, deux hormones produites par les glandes surrénales, situées au-dessus des reins. L'adrénaline augmente la prise d'oxygène par les bronches et accélère le rythme cardiaque, et le cortisol transforme en sucre la graisse stockée dans le corps pour satisfaire la plus grande demande de carburant des muscles. En même temps, la sudation aug-

mente, le système digestif se met au ralenti, avec une baisse de production de salive et l'appétit qui se coupe, une vessie et un colon qui se vident.

### Parfois de trop

La peur, donc, nous permet de fuir un prédateur ou de l'affronter. Grâce aux amygdales, elle se souvient de tous les dangers rencontrés au quotidien et constitue un outil utile à notre survie. Et pourtant, elle peut parfois devenir invalidante, voire même notre ennemie, en conditionnant négativement notre vie lorsqu'elle déborde de son cadre en déclenchant anxiétés, phobies ou attaques de paniques, ce que nous appelons les troubles anxieux.

Les phobies, par exemple, sont de réactions de peur exagérées, liées à un objet, un animal ou une situation. Les plus communes sont les phobies des araignées, des serpents, des voyages en avion ou des prises de parole en public, tandis que parmi les plus rares et les plus bizarres, nous trouvons la coulrophobie et la carpophobie, respectivement la crainte des clowns et des fruits.

# Peurs

## Meilleure alliée ou pire adversaire

Face à la situation ou à l'objet appréhendé, la plupart des personnes souffrant de phobie vont mettre en place des stratégies d'évitement, qui vont malheureusement conditionner leur vie. Lors d'attaques de panique, les sujets expérimentent une profonde angoisse et des manifestations physiques violentes, comme l'accélération cardiaque, l'inconfort intestinal, une sudation excessive et des tremblements. Ils craignent de faire une crise cardiaque ou de s'évanouir soudainement, et veulent fuir et se réfugier chez eux. Malheureusement, ces personnes commencent à développer un conditionnement lié au lieu où la crise est apparue et cherchent de plus en plus à l'éviter.

### Les thérapies

Ces troubles anxieux peuvent être très handicapants. Or, avec la dépression, ce sont les maladies psychiques les plus courantes. Selon l'Organisation mondiale de la santé, ils affectent chaque année 25% de la population mondiale et coûtent 170 milliards d'euros en Europe. Nous ne savons toujours pas pourtant si la peur est de l'ordre de l'inné ou de l'acquis chez les humains. Est-ce qu'il y aurait une raison génétique à son existence ? Chez les animaux, il existe en effet une mémoire génétique des dangers. Ainsi les souris réagissent-elles très fortement à l'odeur du chat et du renard, même si elles ne les ont jamais rencontrés.

Ce que l'on sait, c'est qu'une phobie peut se développer suite à une expérience traumatique vécue à la première personne ou comme témoin, voire même par la simple évocation d'un danger dans des récits ou des expressions idiomatiques. Cela pourrait être le cas pour un enfant à qui les parents auraient répété de ne pas s'approcher des chiens même s'il n'a jamais été mordu.

Heureusement, des thérapies existent, qui permettent à de nombreux patients de retrouver une vie quasi normale. L'exposition graduelle à l'objet de la phobie est la stratégie proposée par la médecine pour s'en libérer, c'est-à-dire pour redonner au patient la capacité de réguler et de réévaluer l'information, et donc d'apprendre à maîtriser la situation. Les thérapies comportementales et cognitives travaillent donc sur le comportement extérieur et le discours intérieur. Les thérapies pharmacologiques, comme les benzodiazépines, agissent pour leur part sur le cerveau au niveau des synapses, c'est-à-dire des connexions neuronales, en provoquant « un ralentissement » de l'activité des neurones liés à l'anxiété ; toutefois, ces médicaments provoquent accoutumance et dépendance.

D'autres outils peuvent se révéler utiles pour réduire le stress, comme les techniques de relaxation ou les programmes de méditation de pleine conscience qui favorisent le recentrement sur soi et une meilleure conscience de son propre corps et de ses manifestations, avec une attitude bienveillante et non jugeante. Des techniques utiles pour nous aider à apprivoiser nos peurs et ne pas les laisser nous apprivoiser. Pour en faire des alliées et non des adversaires. ■

# Peurs

## Tom Tirabosco Les peurs aux troussees

Céline Fossati, Begnins  
journaliste *choisir*

### ILLUSTRATIONS

**Qui a peur de l'ensauvagement du monde ? Moi ? Vous ? Sans doute le dessinateur Tom Tirabosco qui évoque sans complaisance, à travers des dessins et des albums engagés, l'effondrement social et écologique auquel nos sociétés font face, à l'image de ses récents ouvrages.<sup>1</sup> Le Genevois nous invite, dans son porte-folio ci-après, à regarder quatre de nos peurs droit dans les yeux.**

Illustrateur et dessinateur de BD, initiateur de l'École supérieure de bande dessinée et d'illustration de Genève, Tom Tirabosco ne reste pas crayons croisés devant les dérèglements du monde. L'homme agit comme il souhaiterait que ses contemporains réagissent, avec force et conviction, non sans finesse de traits.

**P. 20 - *L'arbre qui hurle ou l'effondrement de la biodiversité* - « Avec la question du réchauffement climatique, le problème de la 6<sup>e</sup> extinction de masse des espèces est l'événement qui m'inquiète le plus. La vie sauvage est en chute libre. Un**

million d'espèces sont menacées, plus d'un tiers des oiseaux ont déjà disparu d'Europe. Les stupides et arrogants bipèdes que nous sommes risquent bien d'être les prochains sur la liste. »

**P. 21 - *Peurs d'enfance* - « Ce sont ces peurs qui nous écrasent ou nous tirent vers le bas. La culpabilité qui nous ronge, le regard des autres qui nous juge et nous coupe les ailes. Se défaire des blessures de l'enfance et avancer sans peur dans sa vie d'adulte. Tout un programme ! »**

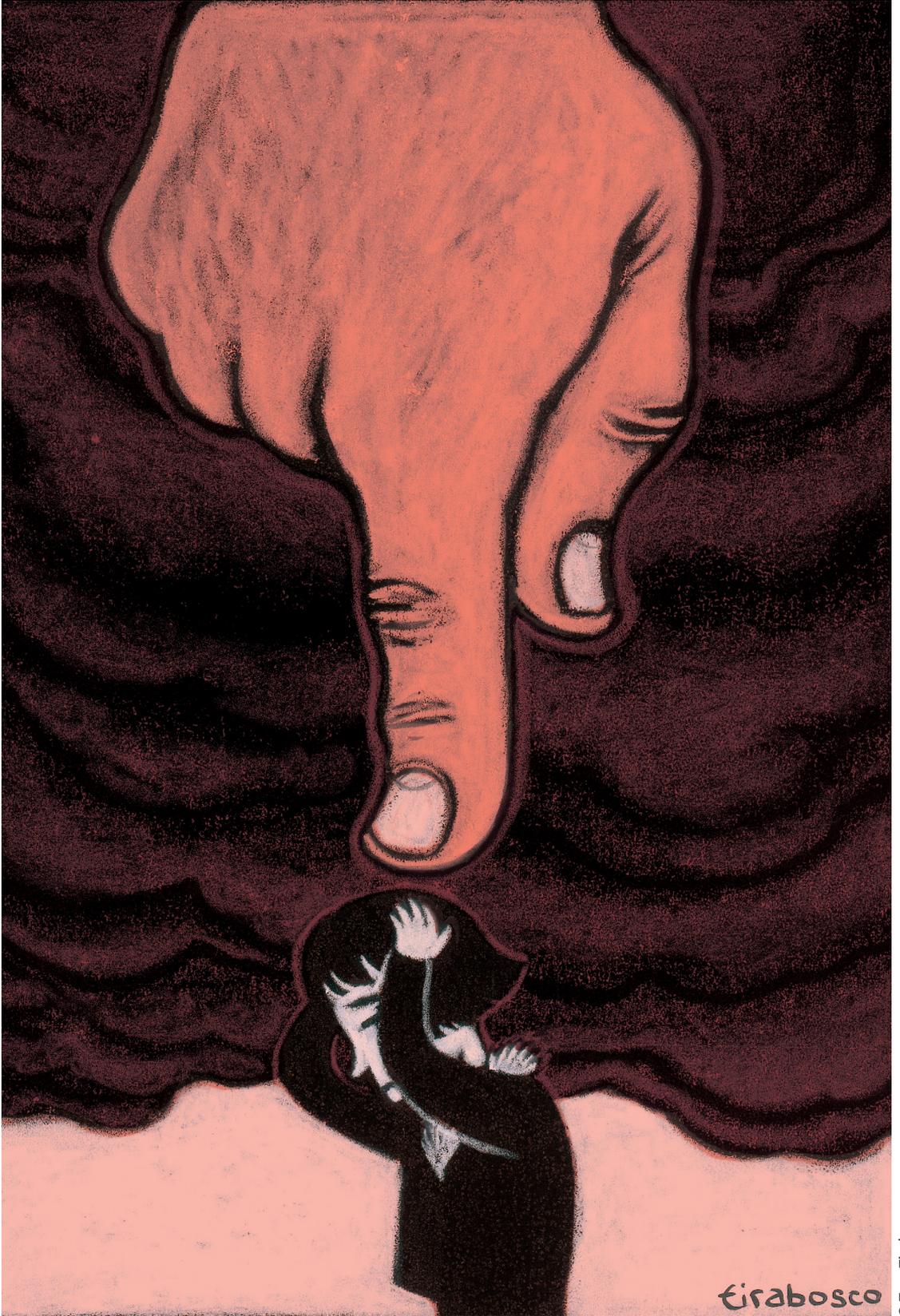
**P. 22 - *Le sablier* - « Il est le symbole de notre inertie face à l'urgence climatique et de l'incapacité de nos dirigeants à se lancer dans la transition écologique. Le changement est tel qu'il s'agit d'accomplir un effort de guerre, un changement de fond qui passe par une totale décolonisation de nos imaginaires collectifs. C'est à la fois effrayant et passionnant. Cette bataille passe par la mort du capitalisme tel que nous le connaissons et par une décroissance de tous nos modes de vie. »**

**P. 23 - *Daesh* - « J'ai peur de la montée des intégrismes qui prennent racine dans ce monde fragile et inégal, peur de la violence faite aux femmes et aux minorités, peur de ce patriarcat qui fait la guerre, de ce *masculinisme* qui sert de modèle aux hommes, du virilisme qui viole la Terre et les femmes. J'ai peur de ce monde gouverné par des dirigeants se comportant comme des brutes. Notre monde souffre de trop de testostérone et aurait besoin de plus de douceur et de délicatesse. » ■**

Tom Tirabosco participe, avec le psychanalyste Luc Magnenat, à un débat *Livres en scène* du Festival Histoire et Cité, sur *Penser l'effondrement*, le mercredi 1<sup>er</sup> avril à 18h (Uni Dufour, Genève, salle U300).

<sup>1</sup> *Femme sauvage*, roman graphique, Paris, Futuropolis 2019, 240 p., et *La fin du monde* (récit de Pierre Wazem), Paris, Futuropolis 2019, 120 p.





tirabosco





# Peurs

## Les assurances incertaines

Étienne Perrot sj, Lyon  
économiste

### ÉCONOMIE

**Debout, le petit enfant hésite, mais marche avec assurance parce qu'il sait que, s'il tombe, ce sera dans les bras de sa maman ou de son papa. Comme ce petit, nous avons moins peur lorsque nous sommes « assurés » contre les risques de chute, même si nous comptons moins sur les relations personnelles que sur notre État de droit, ses assurances sociales et son système financier qui permet d'amortir les chocs économiques. Douce illusion.**

Depuis toujours, crises, accidents et guerres nous rappellent que l'impossible peut surgir demain. Pour se rassurer, nos lointains ancêtres en mal de nourriture s'adressaient au Grand Esprit par la voix du sorcier pour attirer les troupeaux de bisons ou les bancs de poissons. J'ai retrouvé dans les archives du diocèse de Toulouse une ordonnance du XVII<sup>e</sup> siècle « de messieurs les vicaires généraux pour faire cesser la pluie » (sic). Aujourd'hui, sorcier et vicaire général portent un nom: le responsable. Pour prévenir les chocs, réduire les risques et neutraliser ainsi la peur, c'est à lui qu'on s'adresse.

Le responsable, en effet, « répond » devant la communauté exposée au dommage, mais il répond aussi de la sécurité. Sa figure change selon les préjudices envisagés. Le paysan, bon connaisseur du pays et de son climat, limite la menace de pénurie alimentaire; au XIX<sup>e</sup> siècle, les risques industriels sont circonscrits par *monsieur l'ingénieur* (dans le style des héros de Jules Verne); au XX<sup>e</sup> siècle, les risques économiques appellent une nouvelle figure du responsable, le *manager* (dont l'archétype est *l'entrepreneur* comme disait Joseph Schumpeter); aujourd'hui, devant les écueils provoqués par l'individualisme ambiant, nous recherchons des leaders capables de motiver les équipes autour d'un projet commun.

### L'incertitude compensée

Aucune de ces figures n'a disparu, mais le Grand Esprit, par des catastrophes récurrentes, par des accidents imprévus, rappelle qu'il n'est pas au service de nos rêves de sécurité. Un psychanalyste l'exprime dans une définition paradoxale du responsable: « Syndrome non encore répertorié dans la nomenclature des troubles psychiatriques. Le sujet s'y installe dans un « désormais tout est là », « tout est sûr », et a tendance à résoudre les problèmes par le biais de la seule logique discursive, avec des mots. »<sup>1</sup> Bref, dans le meilleur des cas, le responsable ne supprime pas le risque, il exorcise la peur en promettant de réduire l'incertitude.

À défaut de pouvoir supprimer tout risque, est-il possible de fournir une compensation monétaire du dommage, de le « couvrir »? Oui, et c'est d'ailleurs la principale fonction de la finance, via les sociétés d'assurance ou les marchés boursiers. « Commerce des promesses », la finance échange du temps contre du risque: « Je finance vos études, je vous donne

Étienne Perrot sj est professeur invité à l'Université de Fribourg. Il est l'auteur de plusieurs livres sur l'argent et le discernement managérial, dont *Refus du risque et catastrophes financières* (Paris, Salvator 2011, 296 p.)

le temps de les mener à bien et de les faire fructifier, moyennant une contribution sous forme d'intérêts, mais j'accepte le risque de ne pas être remboursé.»

**Plus surprenant, les économistes aussi ignorent le risque, car ils le dissolvent dans les calculs de probabilité. Ils confondent statistique et diagnostic.**

C'est aussi la principale raison de la forte croissance de la sphère financière depuis les années 70, quant furent abandonnés les accords internationaux de Bretton-Woods qui assuraient une certaine stabilité des taux de change et, partant, des taux d'intérêt. Dans la finance contemporaine, les relations personnelles cèdent la place au traitement automatisé des transactions, à base de catégories statistiques, de calculs de probabilité, d'algorithmes aux fondements plus ou moins discutables.

### Les pompiers pyromanes

Le risque fait souvent tellement peur qu'il rend aveugle. C'est évident chez les politiciens et les économistes. Chez les politiciens, parce qu'ils ne l'ont jamais rencontré. Ils raisonnent « en gros », par macro-concepts, même si les changements incessants des lois et des réglementations qu'ils inspirent, les accords internationaux qu'ils signent, les politiques fiscales qu'ils mettent en place sont l'une des principales sources des risques économiques, qui s'ajoutent aux risques venant de l'étranger, aux risques de contrepartie des partenaires commerciaux et aux risques de marché dus aux variations des taux de change et des taux d'intérêt.

Plus surprenant, les économistes aussi ignorent le risque, car ils le dissolvent dans les calculs de probabilité, oubliant que tous les phéno-

mènes économiques ne sont pas éligibles à la loi des grands nombres. Ils confondent statistique et diagnostic. La finance de marché a engendré la création de multiples produits de couverture de risques, dont les limites ne sont pas toujours cernées par ceux-là mêmes qui les ont créés : marchés organisés, marchés à terme puis, en réaction aux risques engendrés par la fin des accords de Bretton-Woods, options et swaps (échanges de créances pour ajuster les échéances aux besoins de couverture de chacune des parties).

Dans le genre pompier pyromane, beaucoup de ces produits favorisent la spéculation, qui se nourrit de l'incertitude et l'accroît. Du coup est mis à mal ce que la société attend de la sphère financière : qu'elle profite à qui a effectivement accepté d'assumer le risque. À quoi s'ajoute la peur des dérives délictueuses, des manipulations de cours, des détournements de fonds, des failles informatiques, des doubles comptabilités...

### Restaurer la confiance

Comment exorciser la peur lorsque se dérober les assurances sur lesquelles on comptait ? La confiance, comme la fraternité, ne se décrète pas. En revanche, pour rassurer, on peut agir sur trois plans : politique, professionnel et personnel. Au niveau politique, une législation stable et une réglementation prudente au service d'institutions justes sont nécessaires, car certaines politiques, y compris les mieux intentionnées, engendrent l'incertitude. Je pense à la politique monétaire qui cherche à stimuler l'activité économique en noyant le marché dans un océan de liquidités ; ce qui a le double effet de favoriser la hausse des valeurs boursières et de l'immobilier, tout en creusant le lit d'investissements risqués, mal discernés et fauteurs d'angoisse pour les épargnants.

# Peurs

## Les assurances incertaines

Cette politique pousse à la baisse les taux d'intérêt, jusqu'en territoire négatif. Du coup, la peur de perdre son argent déposé à la banque sur un compte-courant incite l'épargnant à conserver sa monnaie sous forme de billets ou à souscrire, non sans risque, à des crypto-monnaies.

Seraient-elles efficaces, ces politiques nationales ne suffisent plus. Car l'une des sources importantes d'incertitude et de peur provient de la mondialisation. L'ouverture de l'espace économique force chacun à se concentrer sur son cœur de métier, et donc à compter sur des spécialités qu'il ne maîtrise pas. À la manière des compétitions sportives, la concurrence fonctionne (comme

toute compétition) à l'exclusion, génératrice de peur.

Qui plus est, chaque État souverain, cherchant à privilégier ses champions nationaux, fait passer au second plan les soucis écologiques qui nécessitent pourtant une coopération internationale accrue.<sup>2</sup> Bien sûr, le nettoyage des niches financières qui cultivent les zones d'ombre (paradis fiscaux, finance offshore, pays non coopératifs) suppose également des accords internationaux, d'autant plus difficiles à mettre en œuvre que ces territoires sont utilisés non seulement par des épargnants en mal d'optimisation fiscale et par des malfrats, mais encore pour les basses œuvres des États eux-mêmes.

Au niveau professionnel, il paraît urgent de revoir le système de rémunération, qui se révèle être un véritable pousse-au-crime: trop souvent, pour motiver les collaborateurs, il privilégie les solutions les plus risquées, supposées être les plus rentables.



## La tentation du parapluie

Au niveau personnel, chacun cherche le bon refuge, plaçant son patrimoine dans la pierre, dans l'or, dans les œuvres d'art ou dans les monnaies supposées les plus robustes (dont le franc suisse). Par peur de la dévalorisation monétaire ou d'un prélèvement obligatoire sur les dépôts en banque, certains, on l'a dit, conservent leurs avoirs sous forme de billets ou lorgnent avec convoitise vers les crypto-monnaies et les monnaies privées, genre *Libra*, envisagées par les grandes plateformes électroniques. Ils échappent peut-être ainsi aux contrecoups des politiques publiques, mais c'est pour tomber de Charybde en Scylla.

Car les crypto-monnaies, ne reposant sur aucune autorité régulatrice capable d'amortir les variations de leurs valeurs, dépendent entièrement de l'idée que se font les intervenants de leurs valeurs futures. C'est la définition même de la spéculation. Il n'y a là aucun autre principe de réalité que des rumeurs, plus ou moins étayées par des analyses où se conjuguent l'économie, la politique et la psychosociologie. Se réaliserait ainsi la prophétie de Robert Reich (ancien ministre du Travail sous la première Administration Clinton): l'avenir économique du monde appartient aux manipulateurs de symboles.

**Les crypto-monnaies, ne reposant sur aucune autorité régulatrice capable d'amortir les variations de leurs valeurs, dépendent entièrement de l'idée que se font les intervenants de leurs valeurs futures.**

Cette tendance à la dématérialisation totale de la monnaie n'est pas sans dangers. Outre les risques inhérents à tout système électronique, elle fait craindre le blocage des

paiements visant certains citoyens. En effet, la disparition des billets de banque n'est pas uniquement souhaitée par les banques commerciales qui, le cas échéant, n'auraient plus à entretenir les distributeurs de billets ni à gérer le trafic du cash, dont le contrôle est onéreux. Les États, eux aussi, à l'image du gouvernement chinois, pourraient trouver dans la suppression des billets un intérêt fiscal, voire un outil efficace de surveillance des citoyens.

Bref, la fuite vers les refuges provisoires ne supprime pas tous les risques; au mieux, elle ne fait que les déplacer. « Pour vivre heureux, vivons cachés », dit le proverbe. On se cache donc sous le parapluie de la réglementation - à la manière pharisenne - ou dans d'autres refuges largement fantasmés, ou en déversant la responsabilité sur les experts, les politiciens, les autorités morales. C'est oublier que la dignité de l'être humain est de surmonter la peur, en affrontant lucidement l'avenir... toujours incertain. ■

1 Jacques Sédat, « De la répétition », in *revue Christus* n° 73, Paris, janvier 1973.

2 Cf. Roman Krakovsky, *Les révolutions illibérales*, aux pp. 34-39 de ce numéro.

# Peurs

## Une police communautaire Entretien avec Didier Froidevaux

Lucienne Bittar, Genève  
rédactrice en chef

### SOCIÉTÉ

**Le sentiment d'insécurité relève pour grande part de données subjectives. À Genève, à l'instar d'autres cantons, la police présente chaque année les statistiques objectives de la criminalité et opère tous les trois ans un diagnostic local de sécurité par sondage de la population. Pour Didier Froidevaux, directeur de la Stratégie de la police genevoise, le croisement des résultats plaide en faveur du développement d'une police de proximité.**

Tous les délits et incivilités ne sont pas rapportés à la police locale. S'enquérir directement auprès des habitants de leur victimisation ou de leur sentiment d'insécurité permet d'obtenir un autre indicateur utile. La première enquête du diagnostic local de sécurité par commune et par quartier dans le canton de Genève a eu lieu en 2004.<sup>1</sup>

On pourrait s'attendre à une corrélation entre le nombre de délits commis dans un quartier et le ressenti de la population, mais ce n'est pas si simple. « Cela croise plutôt la demande de police, qui ne concerne

pas toujours la délinquance mais souvent la tranquillité publique », précise Didier Froidevaux, de la Direction stratégique de la police cantonale genevoise. La police n'est-elle pas l'une des rares institutions qui répond aux demandes des citoyens 24 heures sur 24 et 7 jours sur 7 ?

En toute logique, les statistiques recoltées<sup>2</sup> montrent que plus un quartier est densément peuplé, plus la demande d'interventions est élevée. C'est ainsi que la Ville de Genève arrive très largement en tête, suivie par Vernier, Lancy, Meyrin et Carouge, des communes à la densité supérieure à la moyenne cantonale. Un autre rapport récent du Centre d'analyse territoriale des inégalités à Genève (CATI-GE), avec lequel la police collabore, démontre de son côté que les poches de précarité dans le canton sont aussi les secteurs les plus densément peuplés.<sup>3</sup> De là à déduire que pression démographique, disparités socio-économiques et insécurité vont de pair...

« Il est vrai que les zones dites précaires ou défavorisées se recoupent plutôt bien avec les zones d'interventions plus nombreuses de la police », admet le sociologue jurassien Didier Froidevaux. Et d'ajouter : « Un des mérites de toutes ces enquêtes est de montrer qu'une réponse uniquement policière rate sa cible. On aura beau multiplier les patrouilles de police, mettre des caméras, cela ne résoudra pas le problème. »

### L'importance du tissu social

Pour le directeur de la Stratégie de la police genevoise, les questions sociales et de gestion du territoire sont essentielles quand on parle de sentiment de sécurité. Causée par les délits réels et les incivilités, l'appréhension peut être nourrie par de nombreux autres facteurs : vulnérabilité physique (âge, sexe, handicap)

ou psychique (manque de confiance en soi, en ses capacités de fuite ou de mise en place de stratégies de prévention, d'adaptation), facteurs conjoncturels (perte d'emploi, divorce), environnementaux (marché du logement tendu limitant le choix du lieu d'habitation, délabrement du quartier), etc.

« Le sentiment d'insécurité est lié en grande partie à la façon dont on perçoit son quartier. Si l'on considère qu'il y a une grande solidarité entre les habitants, on se sent plutôt bien, indépendamment de ce qui arrive. Tandis que si l'on se sent seul, si l'on vit dans une ambiance cultivant le chacun pour soi, on aura plus facilement peur, et donc on recourra plus facilement à la police. On aura aussi plus d'attentes à son égard et une plus piètre opinion de son travail en termes de réussite. »

Il y a plus d'une dizaine d'années, le canton a décidé d'appliquer avec plus de cohérence [et donc plus de zèle] la loi sur les HLM pour pousser au déménagement les gens qui avaient des salaires trop élevés et qui occupaient des appartements de manière indue, rappelle Didier Froidevaux pour illustrer son propos. Cela a transformé la vie de certains quartiers, comme au Lignon et aux Avanchets. « Une population homogène, suisse et d'immigration historique bien intégrée, a vu arriver une population plus précaire et plus diversifiée. Il a fallu du temps pour recréer du lien, du tissu social entre les anciens et les nouveaux habitants. »

Le sociologue souligne aussi l'impact positif de services de voirie efficaces. « Le fait de ne pas avoir d'objets abandonnés sur la voie publique contribue à donner un sentiment de confort. C'est la célèbre théorie américaine du carreau cassé : si on laisse dans une rue un carreau cassé, il y en

aura bientôt un deuxième, puis un troisième. Cela mènera à penser que le quartier est livré à lui-même et finira par générer une criminalité plus grave. Quant l'État recouvre un tag, ce n'est pas simplement pour faire joli, c'est une manière de se réapproprier les lieux. »

Didier Froidevaux relate comment il avait été impressionné par la réhabilitation publique dans les années 90 de Pennywell, un quartier sinistré à Newcastle, en Angleterre. « Une partie des lieux était laissée à l'abandon, avec des édifices très dégradés, investis par des itinérants pour se loger ou faire du trafic. Le reste avait été racheté par la municipalité, qui avait muré toutes les maisons pour empêcher que les gens viennent s'y établir avant qu'elles ne soient rénovées. La mairie a monté un programme de réoccupation des lieux, en partie avec du logement social. Je suis retourné visiter le quartier en 1999 : toutes les maisons étaient habitées et les gens accueilliaient la police avec cordialité ; le taux de criminalité avait chuté. »

### Se rapprocher des gens

Les résultats des enquêtes genevoises ont mené le Département de la sécurité à proposer une réorganisation de la police. La réforme de la Loi sur la police fut acceptée en mars 2015 en votation populaire. Si la gendarmerie a été enterrée, trois nouvelles entités se sont ajoutées à la police judiciaire et à la sécurité internationale : la police secours, la police de proximité et la police routière.

L'idée était notamment de développer la police de proximité afin de rassurer la population par une présence visible et des agents qui connaissent bien le quartier et ses problématiques particulières. Or ce corps de police n'est composé aujourd'hui que de 182 personnes (sur

# Peurs

## Une police communautaire Entretien avec Didier Froidevaux

les 1433 de l'ensemble de la police), soit 44% de l'objectif idéal, selon le directeur de la Stratégie de la police genevoise.

« Il y a un autre facteur encore qui plaide en faveur du développement de la police de proximité, argumente-t-il: l'approche en réseau de la résolution d'un problème récurrent (bruit, personne au comportement inadapté...). L'envoi d'une patrouille à chaque appel permet certes d'éteindre l'incendie, mais pas les raisons de son déclenchement. Il s'agit d'identifier ces causes, puis de trouver les interlocuteurs compétents pour y répondre. C'est ce que la police faisait de manière intuitive dans les années 50-60 et qu'elle essaye de faire à nouveau depuis cinq ans avec l'instauration de la police communautaire, qui repose sur cette idée: le principal facteur de baisse de la criminalité, c'est la prévention. Il y a d'ailleurs un changement fondamental dans la façon dont policiers et travailleurs sociaux se perçoivent mutuellement. Il y a une vingtaine d'années, ces relations étaient de l'ordre de la concurrence, voire de la méfiance. Les professionnels d'aujourd'hui, par contre, sont d'accord d'entrer en dialogue et de mieux coordonner leurs interventions. »

### Les infractions objectives

Du point de vue de la police, les enquêtes de diagnostic local de sécurité remplissent bien leur rôle: indi-

quer à la police et aux politiques des nouvelles pistes de travail et de répartition des forces pour renforcer la sécurité dans le canton. Leurs fruits se font sentir. Alors que la population genevoise ne cesse d'augmenter, le volume des interventions sur appel au 117 a reculé en 2018 pour la deuxième année consécutive et le nombre d'infractions diminue constamment depuis 2011, année qui a connu de grandes vagues de cambriolages.

Des mesures, notamment des campagnes de prévention et d'information, ont été prises par la police, et depuis lors la courbe des infractions concernant le patrimoine est descendante (-39% entre 2011 et 2018, et -4% entre 2018 et 2019), se rapprochant de celle que l'on mesurait dans les années 90. Ce qui a une grande influence sur le nombre total des infractions recensées, puisque les atteintes au patrimoine concernaient encore 75% des délits en 2019. Les atteintes à l'intégrité corporelle ont aussi diminué de 2% entre 2011 et 2018, avec un nombre d'homicides fluctuant entre 3 (en 2014 et 2018) et 7 (en 2012 et 2019) par an. Néanmoins, on note une augmentation des actes de violence domestique (+31% entre 2017 et 2018), avec une légère diminution en 2019 (-2%) qui a connu pourtant quatre homicides domestiques consommés et neuf tentatives!

### L'influence des on-dit

Il a fallu cependant attendre quelques années avant que ces chiffres se répercutent sur le sentiment de sécurité: le pourcentage des sondés insécurisés est ainsi passé de 49,9% en 2013 à 34,2% en 2016. C'est que le bouche-à-oreille a une grande influence sur la perception de la réalité. « La probabilité d'être cambriolé était très élevée en 2011. Chacun connaissait quelqu'un qui avait

été marqué par cette expérience vécue comme une intrusion violente dans son intimité. Depuis lors, le nombre de cambriolages diminue, mais comme le bouche-à-oreille a toujours un temps de retard, la crainte décline depuis moins longtemps.»

Les campagnes anxigènes de l'UDC, focalisées sur les crimes des étrangers, y sont certainement aussi pour quelque chose. De même que la forte médiatisation de certains faits divers. L'agression gratuite et très violente à l'encontre de jeunes femmes à la place des Trois-Perdrix, en août 2018, peut laisser penser que la violence dans les rues augmente de manière plus importante que réellement. La perception peut être d'autant plus biaisée que ces cas de brutalité se télescopent avec des comptes-rendus de procès pour des faits remontant à plusieurs années, comme l'agression de Saint-Jean commise en 2017, mais jugée en 2019.

### Perception du risque biaisée

La couverture médiatique des faits divers conforte la population dans son fonctionnement émotionnel: les gens craignent plus les vols, les incivilités, la violence de rue, bref ce qui est proche et visible, que la criminalité financière ou la cybercriminalité, plus abstraites pour eux. Pourtant des attaques contre des infrastructures électriques ou des serveurs informatiques auraient une lourde incidence sur leur vie (elles sont d'ailleurs prises au sérieux au niveau fédéral, notamment par la cheffe du Département de la défense Viola Amherd qui prévoit de nouveaux investissements dans la cybersécurité). Alors, à trop vouloir répondre à la perception subjective de la sécurité de la population, qui date schématiquement des années 60-80 et évolue lentement, la police genevoise ne risque-t-elle pas de rater quelques coches ?

«Ce que la population veut que nous réglions, explique Didier Froidevaux, c'est effectivement ce qui est visible pour elle, ce qui se passe dans ses rues, la criminalité de voie publique, les bagarres, la drogue. Notre sondage, qui vise à cerner la victimisation, est donc logiquement axé là-dessus. On a bien quelques questions sur la criminalité par Internet, mais notre enquête porte principalement sur des réponses territorialisées en lien avec la sécurité de proximité. Car, au final, la police ne peut pas déterminer seule ses priorités. Elle doit tenir compte des attentes de la population. C'est ainsi que nous avons introduit dans le sondage de 2020 la problématique du harcèlement sexuel, notamment de rue. (Cette «infraction» est pour l'instant absente du code pénal et les victimes renoncent souvent à porter plainte.) C'est cela le virage communautaire.» ■

1 L'enquête prévue en 2019 ayant été reportée à 2020, ses résultats n'étaient pas encore connus au moment de cet entretien. Les chiffres présentés ici se basent sur le *Diagnostic local de sécurité de 2016*, Genève 2017, 134 p.

2 *Statistique policière de la criminalité, Rapport annuel Genève 2019*, Genève 2019, 73 p.

3 *Université de Genève et Haute école de gestion de la HES-SO Genève, Analyse des inégalités dans le canton de Genève dans le cadre de la Politique de cohésion sociale en milieu urbain, rapport 2020 du CATI-GE*, Genève 2020, 114 p. Consultable sur le site du canton: [www.ge.ch/](http://www.ge.ch/)

# Peurs

## L'épée de Damoclès des réseaux sociaux

Anne Moratti, Genève  
ancienne Conseillère municipale de la Ville de Genève

### POLITIQUE

**L'engagement politique vous propulse dans l'espace public, traditionnellement réservé aux hommes. J'ai commencé jeune la politique et je n'avais pas conscience que j'allais franchir une barrière invisible entre ma vie privée et une autre vie, désormais publique, avec les risques que cela comporte. La première fois que l'ai compris, c'est lorsque l'épicier de mon quartier m'a félicitée pour ma prise de parole à la télévision !**

Durant mes premiers temps en politique, l'emprise des réseaux sociaux était encore très marginale et j'ai reçu une ou deux lettres suite à une intervention télévisée. Mais les temps changent, la frontière entre privé et public s'estompe et nous devons impérativement interroger notre gestion des réseaux sociaux. J'ai décidé d'être très prudente : pas de photos privées ou le moins possible. Ces réseaux sont d'abord un outil politique, une façon d'être informée et d'informer.

Avec l'arrivée des smartphones et des appareils photo toujours à por-

tée de main, il est également devenu nécessaire d'être attentif(ve)s dans les lieux publics, car on ne sait jamais si on va se retrouver sur *Facebook* ou *Instagram* ! Même dans les soirées privées, il m'arrive de rappeler autour de moi que les photos prises ne doivent pas se retrouver dans l'espace public, parce que mon choix est justement de garder cela privé. Reste que nous ne sommes jamais à l'abri d'actes de malveillance, comme la lamentable affaire de Benjamin Grievaux, candidat démissionnaire à la Mairie de Paris, le prouve.

Cette réflexion est importante quand on fait de la politique, mais toute personne devrait se la poser sérieusement. Pourquoi livrer sa vie en pâture sur un média ou un réseau ? Nous sommes encore fortement inconscients de l'impact sur nos vies de ce partage tous azimuts de nos données personnelles. Je rêve de soirées où le smartphone resterait au vestiaire, une bulle « à l'ancienne » où l'instant redeviendrait éphémère, imprenable, imperméable à toute personne hors de l'espace partagé.

### Être soi-même

L'origine de cette prudence est probablement liée à mon histoire personnelle. Alors âgée d'une trentaine d'années, mariée, avec deux enfants, engagée dans les milieux associatifs et élue dans ma commune, j'ai progressivement compris mon attirance pour les femmes. Après une longue lutte intérieure, un jour, c'était le jour, je devais oser le vivre. Mais comment le dire ? (Je découvrirai plus tard que cette question est une particularité du vécu homosexuel : passer son temps à évaluer le risque à affirmer son homosexualité, que ce soit au travail, avec un nouveau groupe d'ami(e)s, chez le médecin, etc.)

Anne Moratti a siégé 12 ans au Conseil municipal de la Ville de Genève pour les Verts. Elle est vice-présidente de la Fondation pour le logement social de la Ville de Genève.



© Adobe Stock / lolloj

Mon entourage mis au courant, quelques mois compliqués s'ensuivent, semés de peurs et de doutes tant bien que mal traversés. J'ai commencé alors à militer dans le milieu.

**Je me suis dit que la vérité et la franchise, la cohérence entre ce que l'on dit et ce qu'on fait, est plus simple à porter !**

Par chance, cet engagement s'est fait relativement rapidement et facilement. Un jour, un collègue du Conseil municipal est venu me faire signer une motion pour soutenir les *Assises contre l'homophobie*. Il faisait le tour des personnes «concernées». Ce fut un moment crucial : garder mon homosexualité privée ou la vivre publiquement et en faire un combat politique ? J'ai pensé à mes filles. Seraient-elles fâchées que cela devienne public ou fières de mon courage ? Finalement, j'ai signé et j'ai activement participé aux Assises l'année suivante.

Quelques années plus tard, dans le cadre de ma candidature au Conseil national, j'ai décidé de répondre aux questions d'une journaliste du magazine *360°*,<sup>1</sup> afin que l'information devienne réellement manifeste. Il me semblait que c'était la meilleure

façon de ne pas prêter le flanc aux possibles attaques et de maîtriser l'information. Comme souvent, je me suis dit que la vérité et la franchise, la cohérence entre ce que l'on dit et ce que l'on fait est plus simple à porter !

### Sur un fil

Paradoxalement, les pires attaques que j'ai vécues en politique n'ont pas été liées à mon orientation sexuelle. J'ai plus souvent vécu le harcèlement (plus ou moins «déli-cat») d'hommes politiques parfois avinés en fin de soirée ! À l'instar de l'alcool qui désinhibe les plus «courageux», les réseaux sociaux donnent aussi une fausse impression d'impunité à certain(e)s. Les femmes politiques, les féministes et les homosexuel(le)s sont hélas encore trop souvent la cible de cet univers décomplexé, héritage d'une culture patriarcale et sexiste, qui «donne le droit» aux hommes de siffler une femme dans la rue ou de la «punir» quand elle franchit cette barrière invisible - de plus en plus ténue - entre espace public et espace privé. Si nous voulons rester qui nous sommes, oser porter nos idées à l'instar des hommes, ne pas nous autocensurer, il ne nous faut pas pour autant oublier ce danger.

La carrière politique d'une femme se fait sur un fil, à l'image d'un équilibriste. L'égalité sera réelle le jour où nous aurons les mêmes droits, la même insouciance que les hommes dans l'espace public, qu'il soit physique ou virtuel ! ■

1 Magazine LGBT de Suisse, Genève. (n.d.l.r.)

# Peurs

## Les révolutions illibérales en Europe centrale et orientale

Roman Krakovsky, Genève  
chargé de cours, Global Studies Institute  
Université de Genève

### POLITIQUE

**Depuis quelques années, les gouvernements de plusieurs pays d'Europe centrale s'en prennent à la démocratie libérale, proposant de reconstruire la communauté nationale selon des principes illibéraux. Cette guerre contre le libéralisme trouve en partie sa source dans les peurs pour l'existence de la nation.**

Dans un discours prononcé en juillet 2014, le Premier ministre hongrois Viktor Orbán reproche à la démocratie libérale de ne pas avoir réussi « à amener les gouvernements [...] à œuvrer en faveur des intérêts de la nation et [...] à reconnaître l'appartenance des Hongrois vivant dans le monde à leur nation ». Il se positionne comme le leader de l'illibéralisme, un mouvement qui vise à protéger la nation et qui s'est vite répandu dans les pays voisins.

Pourquoi cette crainte pour la nation ? Plusieurs facteurs convergent. Le premier, sans doute le plus impor-

tant, est l'introduction du libéralisme à partir des années 1980. Empêtrés dans une crise profonde, les régimes communistes, la Pologne et la Hongrie notamment, sont amenés à déréguler leurs économies. Vers 1985, le secteur privé hongrois génère déjà près de 30 % du PIB du pays.

La chute du communisme accélère encore ce processus, et l'ultralibéralisme introduit après 1989 mène à une réduction drastique du rôle de l'État dans l'économie. Les systèmes sociaux socialistes, qui garantissaient depuis près de 40 ans une couverture sociale universelle, des emplois et des retraites, sont progressivement démantelés. Les privatisations et l'introduction des mécanismes du marché mènent à une profonde restructuration des économies de ces pays et les exposent à une concurrence planétaire.

La crise économique touche particulièrement la Russie et les Balkans : en 1998, le PIB par habitant y atteint à peine les 22 % de celui de l'Europe occidentale. Mais les autres pays de la région sont également concernés. En 1995-96, la cure d'austérité imposée par le ministre des Finances Lajos Bokros conduit près de 30 % de la population hongroise sous le seuil de pauvreté. Les Centre-Est Européens réalisent que dans l'ère libérale, « vivre une vie normale », similaire à celle des Occidentaux et synonyme de bien-être, sera bien plus difficile que prévu.

L'intégration de ces pays dans l'Union européenne et dans l'OTAN leur permet certes de renouer avec la prospérité, mais elle entraîne également des difficultés à s'affirmer face aux « grands », leur donnant parfois le sentiment de ne pas être traités à leur juste valeur et de se retrouver une nouvelle fois relégués à la péri-

Roman Krakovsky est un historien, spécialiste de l'Europe centrale et orientale. Il a consacré de nombreux ouvrages à cette région, dont *Le Populisme en Europe centrale et orientale - Un avertissement pour le monde ?* (Paris, Fayard 2019, 342 p.).

Budapest, Place des héros, juin 1989, lors de l'hommage rendu à Imre Nagy. L'étoile rouge au centre du drapeau est découpée pour symboliser le soulèvement.  
© Jean-Jacques Kissling - JJK photos



phérie de l'Europe, position dont ils ont cherché à sortir depuis le XIX<sup>e</sup> siècle.

### La crise existentielle

À ces problèmes économiques et sociaux s'ajoute une spectaculaire crise démographique. Depuis les années 1980, le système social socialiste ne parvient plus à répondre aux défis sanitaires: la mortalité repart à la hausse alors que l'espérance de vie stagne. Après 1989, avec la crise économique et l'instabilité politique, la mortalité continue à augmenter tandis que la fécondité s'écroule. En Pologne, entre 1989 et 2011, le taux de fécondité passe de 2,27 à 1,33 enfants par femme. Avec l'intégration dans l'espace Schengen, ces pays connaissent un exode massif de leur population, notamment des plus jeunes, instruits et entreprenants. Depuis 1989, la Roumanie a ainsi perdu 14 % de sa population, la Moldavie 17 %, l'Ukraine 18 %, la Bulgarie et la Lituanie 21 % et la Lettonie 25 %. Et cette situation devrait encore empirer. Selon les prévisions des Nations unies, la population de ces pays devrait diminuer de 15 % voire plus d'ici 2050. La Bulgarie, en tête du classement, devrait perdre 23 % de ses forces vives. Cette évolution

est à l'origine d'une « panique démographique ».

Un autre facteur de peur pour l'existence de la communauté est d'ordre géopolitique. Si après 1989, la démocratie libérale et l'économie de marché sont introduites dans la région par les États-Unis et l'UE, ces derniers se trouvent dans les années 2000 dans une crise profonde et se désengagent progressivement de cette partie de l'Europe. Le vide ainsi créé est investi par des nouvelles puissances.

Pour la Chine, l'Europe centrale et orientale devient une porte d'entrée vers les marchés européens, grâce à la Route de la soie dont la construction commence en 2013. Quant à la Russie, elle réaffirme depuis 2014 son rôle de grande puissance dans la région, en occupant la Crimée, en soutenant les séparatistes dans l'est de l'Ukraine et en menant des campagnes de désinformation dans la région. Dans les pays du Centre-Est européen, tout cela contribue à l'affaiblissement de l'image de la démocratie libérale et au basculement des votes vers les solutions plus autoritaires qui promettent de protéger la nation des dangers extérieurs.

# Peurs

## Les révolutions illibérales en Europe centrale et orientale

La « crise des réfugiés » de 2015-16 entraîne une radicalisation de l'opposition entre l'ordre social existant et les différents groupes qui se considèrent marginalisés par cet ordre. En septembre 2015, alors que des millions de réfugiés traversent ces pays, Viktor Orbán dénonce l'hypocrisie du libéralisme, confronté au « défi [...] de respecter ses principes tout en préservant son niveau de vie. » Selon Orbán, « il n'est plus possible en Europe de vivre en accord avec les valeurs libérales et de maintenir une prospérité matérielle », à moins de sacrifier les uns au bénéfice des autres. Le peu de soutien que les démocraties occidentales ont fourni aux pays de la région pour gérer la crise humanitaire provoquée par l'afflux des migrants donne un certain poids à cet argument.

### La communauté avant l'individu

Les différentes critiques de l'ordre existant trouvent donc une cible commune, le libéralisme. Dès 2006, Jaroslaw Kaczyński, alors président du Conseil des ministres polonais et du parti Droit et justice (PiS), s'en prend à l'ultra-libéralisme introduit dans les années 1990 : il aurait provoqué les pires « pathologies sociales » comme la criminalité, la corruption, le relâchement moral et le creusement des inégalités. Dans son *Programme* de 2014, le PiS renvoie au concept de la « dignité humaine comme principe élémentaire des droits humains » et en conclut que, compte tenu de l'évolution du pays

depuis 1989, « nous devons aujourd'hui dire *non* à une économie d'exclusion et d'inégalité sociale. [...] La loi soutient les plus forts [...] alors que la majorité du peuple est exclue et marginalisée, sans travail et sans perspective. » Cette analyse laisse à penser que le système libéral ne permet pas de satisfaire les aspirations légitimes du plus grand nombre à mener une « vie normale » et met en danger la survie même de la communauté.

Pour sortir de cette crise existentielle, il faudrait rompre avec le système libéral. En juillet 2014, le Premier ministre hongrois propose de reconstruire la communauté nationale selon le principe illibéral : « Cet État ne nie pas les valeurs de base du libéralisme, telles que la liberté [...], mais il ne met pas cette idéologie au centre de l'organisation de l'État. » En septembre 2015, il revient sur cette idée. Selon lui, le principe universel de liberté individuelle et d'égalité que prône le libéralisme détruirait « le monde qu'on peut transmettre à nos enfants, la vieillesse dans la dignité qu'on peut garantir à nos parents et, lorsque cela est possible, la protection qu'on peut offrir à notre pays et à notre culture ».

### Le national d'abord

Dans l'ère illibérale, c'est l'idéologie nationale-chrétienne, avec la primauté de la responsabilité d'abord envers sa propre communauté, qui est érigée en principe absolu : « En premier lieu, nous sommes responsables envers nos enfants, ensuite envers nos parents. [...] Viennent ensuite ceux qui vivent dans nos villages et nos villes, et seulement après les autres. » Selon lui, la « nation hongroise n'est pas un simple ramassis d'individus, mais une communauté qui doit être organisée, renforcée, construite. Dans ce sens, le nouvel État que nous bâtissons en

Hongrie est un État illibéral, un État non libéral.»

Le PiS polonais ne dit pas autre chose lorsqu'il affirme, dans son *Programme* de 2014, que la famille est le « fondement de la vie sociale dans laquelle se réalisent les besoins les plus élémentaires d'une personne » et que la nation représente le « groupe social le plus large constituant un fondement de notre communauté politique ».

Le principe du « national d'abord » se traduit par le rétablissement de la préférence nationale dans l'économie. Depuis leur accès au pouvoir, le PiS et le Fidesz se sont attelés à la tâche d'assurer l'indépendance économique et énergétique du pays (surtout par rapport à la Russie), au mépris de toute autre considération, y compris écologique: en 2016, 33 des 50 villes européennes les plus polluées se situent en Pologne, selon l'OMS.

Pour enrayer le déclin démographique de la nation, ces partis engagent des politiques pro-natalistes virulentes, visant à encourager les familles nombreuses et exerçant des pressions contre le droit à l'avortement. En Hongrie, le gouvernement va encore plus loin, mettant en place des politiques de repeuplement du bassin danubien qui devraient permettre, selon le vice-président du Fidesz Szilárd Németh, de retrouver l'ancienne gloire du Royaume de Hongrie en « modifiant l'échelle nationale » dont l'horizon ne serait plus délimité par les « frontières factices » du traité de Trianon de 1920.

### Éliminer les contre-pouvoirs

Mais pour défendre la nation, cette radicalité a surtout besoin d'un État fort. Le *Programme* du PiS de 2014 stipule: « L'État est une organisation à caractère global, ce qui signifie qu'il

englobe dans ses activités toutes les organisations et communautés sociales » et « toutes les fonctions, mais plus particulièrement la défense de la vie, de la sécurité, de la liberté et de la solidarité fondée sur la justice et l'égalité ».

Ce renforcement de l'État ne passe pas cependant par des méthodes ouvertement autoritaires: pas de censure assumée, pas d'interdiction de manifester, pas d'intervention policière. Dans ce sens, des régimes illibéraux restent toujours démocratiques. En revanche, ils s'en prennent aux contre-pouvoirs que sont les médias et la justice, en modifiant la loi et en faisant jouer les mécanismes du marché. En Pologne, la majorité parlementaire permet au PiS de faire passer des lois sur les médias (2015-16) qui autorisent le gouvernement à nommer et à destituer les directeurs et les membres des conseils d'administration des médias publics. En février 2020, le président polonais Andrzej Duda ratifie la loi permettant de sanctionner les juges qui s'opposeraient aux réformes du système judiciaire, mettant de facto fin à leur indépendance.

Une autre technique consiste à utiliser les mécanismes du marché pour créer des déséquilibres économiques qui peuvent s'avérer fatals pour certains acteurs. En Hongrie, près de 90 % des médias appartiennent aujourd'hui aux oligarques proches du gouvernement et les politiques de subventions de l'État entraînent la disparition pure et simple de certains titres de l'opposition, dont le principal quotidien de gauche *Népszabadság* en 2016. Le même processus se déroule en République tchèque et en Slovaquie, où les journaux de premier plan comme *SME* ou *Pravda* appartiennent à des groupes proches du pouvoir. Par l'intermédiaire de son groupe de presse Mafra, le pre-

# Peurs

## Les révolutions illibérales en Europe centrale et orientale

mier ministre tchèque Andrej Babiš possède à lui seul les deux principaux quotidiens du pays, *Mladá Fronta* et *Lidové Noviny*.

Le résultat de ce processus est un paysage médiatique déformé où les médias financés par l'argent public dépeignent le gouvernement comme le garant de la souveraineté nationale et l'opposition comme l'ennemie de la nation. Ils vont même jusqu'à véhiculer de fausses informations. Les journalistes indépendants qui mènent des enquêtes sur le pouvoir et ses acteurs sont dénigrés et leur vie est parfois mise en danger. En Slovaquie, Ján Kuciak et sa compagne Martina Kušnírová, qui ont enquêté sur les liens entre les milieux politiques et économiques, ont été assassinés en février 2018.

Mémorial pour Ján Kuciak et Martina Kušnírová, Place du soulèvement national slovaque, Bratislava, mars 2018  
© Matej Grochal / CC BY-SA / Wikipedia.org



### Les nouveaux oligarques

En s'en prenant à ces contre-pouvoirs que sont la justice et la presse, les gouvernements centre-européens s'attaquent au cœur du système démocratique. Car le rôle de la justice et de la presse est d'empiéter sur le pouvoir des autres acteurs qui interviennent dans l'espace public, au premier rang desquels l'État, et de garantir ainsi à tous la liberté d'expression et l'égalité de traitement. C'est la condition du progrès social, car pour pouvoir améliorer les choses, il faut d'abord pouvoir dire ce qui ne fonctionne pas. Tous les régimes qui ne respectaient pas ces principes universels ont fini par échouer, incapables de garantir à long terme une amélioration continue du bien-être.

Ce processus entraîne également la formation d'un État très centralisé autour de la figure du leader et de sa famille politique, qu'il s'agisse de Viktor Orbán en Hongrie, de Jarosław Kaczyński en Pologne, d'Andrej Babiš en République tchèque ou de Robert Fico en Slovaquie. En Hongrie, Lőrinc Mészáros, un ami d'école de Viktor Orbán et plombier de formation, a multiplié son patrimoine par cinquante en quelques années seulement grâce aux contrats publics. En 2018, il est devenu l'homme le plus riche du pays, avec une fortune estimée à 1,2 milliard d'euros. Cette concentration de richesses entre les mains de quelques oligarques est sans précédent dans l'histoire moderne du pays, valant parfois à la Hongrie le qualificatif d'« État mafieux » ou de « République des cartels ».

Mais surtout, ce renforcement du pouvoir de l'État donne à ce dernier la possibilité d'agir impunément à l'encontre des ennemis supposés de la communauté. C'est ainsi que Viktor Orbán lance en 2018 un véritable Kulturkampf en s'en prenant aux

acteurs de la société civile, traités d'« activistes politiques [...] rémunérés [...] par des intérêts étrangers ». La même année, les pressions contre la Central European University, une université fondée en 1991 à Budapest par le philanthrope américain d'origine hongroise George Soros, ont abouti à son déménagement à Vienne. Par ailleurs, George Soros, dont la fondation Open Society Fund soutient de nombreuses ONG dans la région, est devenu la cible d'une campagne de dénonciation aux relents antisémites.

Depuis 2019, les études de genre sont interdites en Hongrie, qualifiées d'« idéologie étrangère » visant à détruire le « mode de pensée fondé sur des valeurs », selon le député Lőrinc Nacsá. Après avoir placé des hommes de confiance à la tête des principales institutions culturelles du pays, le gouvernement hongrois s'en prend à la recherche en mettant l'Académie hongroise des sciences sous tutelle. En Pologne, en janvier 2020, près de 90 comtés, districts ou municipalités se déclarent « zones sans idéologie LGBT » et le mouvement continue à se répandre...

### Et ailleurs ?

Ce qui se passe en Europe centrale n'est pas spécifique à cette région. L'ensemble du continent et les États-Unis reculent sur le plan démographique, économique et politique. En 1900, au sommet de sa puissance, l'Europe représentait 26 % de la population mondiale et 45 % de sa production ; en 2000, ces chiffres tombent à 13 % et 26 %. En 2014, la Chine dépasse pour la première fois les États-Unis en termes de PIB, devenant la première puissance économique mondiale, selon le FMI. Depuis 2016, le Brexit a accéléré la crise institutionnelle de l'UE et la crise des réfugiés n'est que le prélude des évolutions à venir, compte tenu des

changements climatiques et de l'insécurité politique au Moyen-Orient et en Afrique.

Aux États-Unis et dans plusieurs États européens, les attentats islamistes ont amené des chefs populistes à vouloir renforcer la sécurité en renonçant à une part des libertés, et à séparer le principe de la dignité de l'individu de celui du respect de la diversité en plaçant l'intérêt de la communauté nationale avant toute chose. En Autriche, en Italie ou en Estonie, ils sont mêmes membres des coalitions au pouvoir. Si leur discours n'est pas aussi radical que ceux d'Orbán ou de Kaczyński, il y a comme un air de famille.

Les peurs pour l'existence de la communauté que connaissent les pays d'Europe centrale et les réponses populistes à ces peurs seraient-elles ainsi une forme d'anticipation du destin européen et un avertissement pour le reste du continent ? Ne pourraient-elles pas devenir plutôt une opportunité ? Le sentiment de la fragilité de l'existence et la conscience de leur finitude qui rendent les pays d'Europe centrale plus perméables aux formes de gouvernement antidémocratiques les placent aussi dans une position de « laboratoire de l'Europe ». En examinant de près les crises qui y surgissent, il sera peut-être possible d'élaborer des stratégies plus globales pour y faire face. ■

### Conférence de Roman Krakovsky au Festival Histoire et Cité

*Peurs existentielles et populisme  
en Europe centrale,*  
samedi 4 avril 2020, à 13h30, à Uni  
Dufour, Genève



INTELLIGENCE ARTIFICIELLE

# Intelligence artificielle

## Du génie au chimpanzé

Jean-Michel Besnier, Paris  
philosophe et politologue

**L'intelligence des autres est parfois stupéfiante. Quand elle nous surprend par sa clairvoyance dans une situation compliquée, quand elle suggère avec élégance des solutions à des problèmes qui nous découragent. La nature humaine accueille aussi l'exceptionnel, le génie, et l'autre qu'on admire demeure un alter ego. Qu'en est-il par contre de cette intelligence dite artificielle ?**

Professeur émérite à la Sorbonne, spécialisé dans la philosophie et l'éthique des technologies, Jean-Michel Besnier fait partie de divers comités d'éthique et conseils scientifiques. Parmi ses ouvrages, on peut citer *L'Homme simplifié: le syndrome de la touche étoile* (Paris, Fayard 2012, 208 p.).

Dans une lettre ouverte publiée le 27 juillet 2015 par le Future of Life Institute,<sup>1</sup> plus d'un millier de personnalités, dont une majorité de chercheurs en intelligence artificielle (IA) et en robotique, ont réclamé l'interdiction des armes autonomes, redoutant qu'elles ne mettent un terme à l'espèce humaine. Parmi les signataires, se trouvaient l'informaticien Bill Joy, l'astrophysicien Stephen Hawkin, les milliardaires Elon Musk<sup>2</sup> et Bill Gates.

Que recouvre cet apparent alarmisme ? Je ne crois pas que ce soit seulement la perspective d'une multipli-

cation de drones, de « robots tueurs »,<sup>3</sup> qui soit visée. L'esprit de cet Appel concerne plus largement la perte d'initiative à laquelle nos machines nous contraignent de plus en plus, une perte d'initiative que le transhumanisme nomme la Singularité.

### Les enthousiasmes premiers

On s'est amusé d'abord des prétentions des cybernéticiens des années 50 qui envisageaient de fabriquer un humain artificiel. La reprise de vieux fantasmes issus du Golem s'inscrivait alors dans la dynamique d'un progrès technique dont on attendait qu'il satisfasse les attentes de l'humanité. L'IA était un adjuvant qui devait fournir des moyens de nous épanouir : les premiers jeux électroniques assuraient les divertissements nécessaires aux hommes modernes ; les premiers systèmes-experts relayaient efficacement le savoir-faire des médecins ou des plombiers ; on attendait de machines à traduire qu'elles nous offrent de communiquer par-delà les frontières nationales...

L'artificialisation des comportements, réputés intelligents quand ils sont effectués par des humains, fut d'abord circonscrite à ces trois domaines. Mais l'enthousiasme déclina assez vite, notamment quand on s'aperçut que le traitement automatique du langage n'était pas aussi aisé que cela. La victoire du superordinateur *Deep Blue* sur Kasparov en 1997 fut évidemment un choc : une machine triomphait du champion du monde d'échecs ! Mais on admit que les capacités humaines de calcul devraient s'incliner devant les automatismes dont seront de plus en plus capables les ordinateurs, et l'on se dit que le jeu d'échecs était un terrain trop facile pour eux. Le jeu de Go serait, par exemple, une autre paire de manches !

# Intelligence artificielle

## Du génie au chimpanzé

L'idée s'imposa un temps que l'intelligence devrait se définir comme ce dont les machines ne seront jamais capables; qu'elle devrait donc être conçue comme le point de fuite que n'atteindront jamais les ingénieurs en informatique. Les conclusions du *test de Turing*<sup>4</sup> n'impressionnèrent plus beaucoup: oui, c'est vrai, il est possible qu'une machine puisse être confondue avec un humain dans les réponses données à un questionnaire fermé. Les prouesses d'*Eliza*, le programme informatique écrit par Joseph Weizenbaum pour démontrer qu'une machine peut très bien remplacer un psychanalyste, servirent surtout à railler les stratégies thérapeutiques à la mode dans les années 60.

**L'idée s'imposa un temps que l'intelligence devrait se définir comme ce dont les machines ne seront jamais capables.**

Personne ne songeait alors à sonner l'alarme et à proclamer que nos technologies cognitives étaient en train de menacer les prérogatives de notre intelligence. Il ne pouvait y avoir que les auteurs de science-fiction pour continuer à imaginer une prise de pouvoir par les robots et la mise en servage des humains! La société pouvait continuer à s'informatiser tranquillement, l'école à intégrer des plans *Informatique pour tous*. Nous étions bien aux commandes et nous développons de

formidables outils pour améliorer le confort de notre quotidien.

### Le temps de l'irritation...

Puis est venu le temps d'une certaine irritation. Les administrations et les services se dotèrent d'infrastructures informatiques de plus en plus sophistiquées et encombrantes, et les usagers se plaignirent de n'être plus accueillis que par des serveurs vocaux imbéciles. On leur expliqua que les contraintes de productivité imposaient qu'on écartât les standardistes à la voix suave et à l'humour narquois. On justifia aussi abondamment les ratés de communication ou les délais de traitement de leurs demandes par des pannes informatiques, bien compréhensibles n'est-ce pas?

La colère des otages de l'IA mise au service de la communication avec le public ne trouva jamais à s'exprimer autrement que sur un plan individuel, et les entreprises purent continuer à s'équiper de dispositifs de plus en plus déshumanisants. Reste que les choses sont peut-être en train de prendre une autre allure...

### ...et celui de la menace

Le krach boursier de 2008 a eu sur certains un effet traumatisant: quand on sut le rôle que jouèrent quelques robots traders qui prirent de vitesse les meilleurs courtiers, on dut se dire que nous n'étions plus au contrôle et que cela pouvait être encore plus conséquent que la remise des clés de l'avion de ligne au pilote automatique! La prise de conscience d'une menace liée à la réactivité de nos machines devint tangible et l'on prit la mesure du fait que le sens du mot «intelligence» avait bel et bien changé.<sup>5</sup>



© Adobe Stock /  
Eric Isselée

Être intelligent, ce n'était plus être capable de se représenter un problème et de réfléchir à l'élaboration d'une solution adéquate, mais seulement pouvoir recevoir des signaux qui appellent une réponse comportementale immédiate susceptible de modifier un environnement. L'ère des objets intelligents pouvait naître.

Nous serons bientôt entourés et envahis de capteurs d'informations qui rétroagiront et communiqueront entre eux et nous n'aurons d'autre solution que celle consistant à accepter d'être l'un d'eux. Notre richesse, dit-on déjà, tiendra à la quantité de data que nous pourrons porter et livrer à nos machines.

### Assujettissement programmé

Quelle menace, donc, aujourd'hui ? Nous voulions être déchargés des tâches pénibles et répétitives. Nous sommes exposés à être mis sous tutelle et transformés en codes-barres ambulants. Notre immersion dans le cyberspace se révèle comme ce qu'il est fondamentalement : l'instrument de notre assujettissement à des moteurs de recherche dont l'intelligence découpe le monde en segments et nous impose des formats réducteurs.

De proche en proche, c'est l'intégralité de notre existence qui sera bientôt touchée : nous ne lirons plus de journaux que rédigés par des robots-écrivains, nous ne recevrons plus d'affection réelle que de robots issus de l'informatique émotionnelle et nous découvrirons que les délices de la cybersexualité valaient bien les investissements de la recherche technologique dans l'IA. Bref, nous serons enfin débarrassés de nous-mêmes !

L'intelligence non biologique, annoncée par Ray Kurzweil pour 2045, consacrera notre défaite. À force de nous laisser simplifier par des machines qui n'exigent de nous que des comportements élémentaires pour interagir avec elles, nous deviendrons bel et bien « les chimpanzés du futur » (Kevin Warwick).<sup>6</sup> ■

- 1 Le Future of Life Institute est un organisme américain à but non lucratif qui se focalise sur « les risques potentiels du développement d'une intelligence artificielle de niveau humain ». (n.d.l.r.)
- 2 Bill Joy a travaillé notamment au développement du système d'exploitation Unix BSD, des microprocesseurs Sparc et du langage Java. Elon Musk est PDG du constructeur de voitures électriques Tesla et de l'entreprise astronautique SpaceX. (n.d.l.r.)
- 3 Cf. **Alexandre Vautravers**, « De la torpille aux drones », in *choisir* n° 673, janvier 2016, pp. 22-25. [www.choisir.ch](http://www.choisir.ch) (n.d.l.r.)
- 4 Fondé sur la faculté d'une machine à imiter la conversation humaine, le *test de Turing* (1950) consiste à mettre un humain en relation verbale, à l'aveugle, avec un ordinateur et un autre humain, et à deviner à qui il s'adresse. (n.d.l.r.)
- 5 Cf. **Étienne Perrot**, « Tragédies financières. De la nécessité de la morale », in *choisir* n° 581, mai 2008, pp. 27-30. (n.d.l.r.)
- 6 Réponse au cybernéticien Kevin Warwick, qui a déclaré que ceux qui refuseront de fusionner avec des machines pour améliorer leurs performances partiront avec un sérieux handicap et deviendront les chimpanzés du futur. (n.d.l.r.)

# Festival Histoire et Cité

débats | librairie | cinéma  
arts vivants | expos

01 - 05 avril 2020

Genève - Lausanne - Sion

la peur



UNIVERSITÉ  
DE GENÈVE

 [histoire-cite.ch](http://histoire-cite.ch)

# Intelligence artificielle

## Une IA qui nous veut du bien...

Marc Atallah,  
directeur de la Maison d'Ailleurs, Yverdons-les-Bains

### ARTS

**Parmi les peurs contemporaines, celles véhiculées par le développement de l'intelligence artificielle ne sont pas des moindres. Attributs de la science-fiction et de son art de la métaphore, leur questionnement en dit long sur notre condition humaine d'aujourd'hui.**

Marc Atallah dirige depuis 2011 le Musée vaudois de la science-fiction. Il est enseignant à la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne. Son champ d'étude touche à la littérature, l'imaginaire des technosciences et l'humanisme.

Tout comme en son temps le robot, et plus récemment les cyborgs ou les technologies d'augmentation de l'humain, le développement de l'intelligence artificielle (IA) appartient aux grandes peurs de notre époque.

S'il est ardu d'identifier précisément les sources d'un tel effroi, force est de constater qu'il est fréquemment véhiculé par les scénarios-catastrophes placés au cœur de certaines productions fictionnelles hollywoodiennes - les spécialistes sont bien plus circonspects lorsqu'il s'agit de brosser les contours d'un futur qui brille par son imprévisibilité. Tel film

ou telle série ne nous parlent-ils pas de ce qui nous attend? Les laboratoires ne seraient-ils pas en train de préparer l'avènement de nos successeurs (numériques) ou de jouer aux apprentis sorciers, quitte à mettre l'humanité en danger? Les IA, comme on les appelle familièrement, peuvent-elles nous asservir, voire - comme c'est le cas dans de nombreux films, au rang desquels je pourrais citer *Her* (Spike Jonze, 2013), *Ex Machina* (Alex Garland, 2014) ou le dernier *Terminator: Dark Fate* (Tim Miller, 2019) - chercher à nous exterminer froidement? Doit-on continuer à faire progresser la recherche ou, comme l'ont préconisé certains scientifiques, parfois illustres, freiner drastiquement nos intentions louables pour nous placer, pragmatiquement, sous le joug du principe de précaution?

### Influence de la fiction

Ces questions, j'en suis convaincu, vous vous les êtes déjà posées; et il y a de fortes chances pour que, si je vous demandais d'imaginer vers quoi nous tendons dans le champ de l'IA, vous convoqueriez, presque sans y prêter attention, la multiplication imminentes des logiciels autonomes ou la volonté de ces nouveaux acteurs de la conscience de se libérer de l'esclavage que nous leur imposons en remettant en cause, notamment, la souveraineté que nous nous sommes octroyée.

À bien y réfléchir, le fait que les peurs inspirées par l'intelligence artificielle ressemblent à s'y méprendre aux scénarios science-fictionnels propagés par une industrie des loisirs en pleine effervescence n'est pas anodin. Ne serions-nous pas tentés d'appliquer à un réel que nous connaissons peu - les IA ne sont pas aussi intelligentes que nous le pensons - les modèles, même fictionnels, que nous connaissons afin de

# Intelligence artificielle

## Une IA qui nous veut du bien...

rendre intelligible l'inintelligible ? Cherchons-nous à nous faire peur en appliquant à la réalité des directions qu'elle ne saurait prendre ou, du moins, qu'elle n'a jamais eu pour intention de prendre ? Autrement dit, si l'avenir nous paraît sombre et délétère, c'est parce qu'il est décrit ainsi dans des récits qui, presque par définition, s'articulent autour de catastrophes : « Les gens heureux n'ont pas d'histoire ! »

Une fois mise de côté l'idée saugrenue de faire de la science-fiction une image réaliste de notre futur, il peut être plus intéressant (et sûrement plus sensé) de s'interroger sur ce que nous disent réellement les films et les romans qui prennent l'intelligence artificielle pour thème principal.

### Usage de l'ironie

La science-fiction est souvent décrite comme un genre prophétique qui nous inviterait à saisir ce qui nous attend. Bien que courante, une telle affirmation ne prend pas en compte, d'une part, les multiples stratégies de distanciation mises en scène dans les récits (intertexte, ironie, mise en abyme, etc.) et, d'autre part, la nature métaphorique de la plupart des motifs technoscientifiques « futuristes ». Une fois les textes ou les films analysés rigoureusement, il devient difficile de ne pas se rendre compte que la science-fiction ne nous parle jamais de demain, mais toujours d'aujourd'hui.

Les recherches actuelles sur cette technique narrative démontrent en effet qu'elle doit être acceptée comme une littérature *ironique* (elle fait semblant de parler du futur) et *métaphorique* : le robot, par exemple, n'est pas d'abord une machine mais l'image d'une humanité transformée en machine ; *idem* pour le cyborg qui représente la dépendance de plus en plus grande que nous tissons aux technologies ; ou l'extraterrestre qui, lui, transforme l'étranger, l'autre, en un être qui nous paraît si éloigné de notre identité que nous nous en effrayons et que nous préférons l'éliminer. Ainsi, et à condition de vouloir saisir la fonction symbolique de l'intelligence artificielle dans les productions fictionnelles, il est essentiel de se rappeler que la fiction, de tout temps, a accordé une place de choix aux métaphores, c'est-à-dire aux dissonances sémantiques instituant une réorganisation des concepts avec lesquels nous décrivons le monde et l'être humain.

### La puissance de la métaphore

Prenons le film *Her*<sup>1</sup>, de Spike Jonze. Je peux le lire comme une mise en garde contre les dangers de l'IA, mais n'ai-je pas meilleur temps - vu que c'est Scarlett Johansson, l'une des plus belles actrices de Hollywood, qui prête sa voix au logiciel (Samantha) - de considérer cette intelligence artificielle comme l'image d'un humain sans corps ? Assis dans mon fauteuil, je visionne cette production et, du début à la fin, je suis bercé par la voix, à la fois rauque et sensuelle, d'une actrice que je rêve de voir apparaître à l'écran et dont le potentiel érotique m'est familier (pensons aux rôles qu'elle tient dans *Lost in Translation* de Sofia Coppola, sorti en 2003, ou dans *Match Point* de Woody Allen, sorti en 2005) mais qui, et c'est une des forces du film, ne se matérialisera jamais, au grand

dam de Théodore et du spectateur rappelés à leur solitude.

La métaphore n'est-elle pas là d'une puissance rare ? Comment mieux représenter le désarroi d'une humanité qui, en manque de contacts humains, ne peut faire autre chose que de les chercher (la quête est néanmoins vouée à l'échec) au travers des logiciels mis à disposition par une industrie consumériste exploitant tous nos manques, autrement dit tous nos désirs ?

Spike Jonze ne nous parle pas des futures IA ou du danger de les voir nous dominer un jour, mais, plus profondément, d'une humanité qui, entourée par des logiciels intelligents qui font tout pour elle (pensez aux recommandations d'achat sur les sites du e-commerce ou les publicités ciblées sur les réseaux sociaux), a oublié que le lien social n'est pas d'abord affaire de communication, mais de corporéité. Théodore, le personnage principal de *Her*, c'est nous ; le logiciel intelligent du film, c'est *Elle*, Scarlett Johansson, l'autre, cet autre que nous désirons tant, mais avec qui nous préférons entrer en relation via une interface technologique (le smartphone, les réseaux sociaux). Un autre que nous préférons garder à

distance... *Her* nous interroge sur notre besoin d'interagir avec autrui par le biais de réseaux (a)sociaux, mais aussi sur le corollaire de ce mode d'interaction : Théodore, tout comme nous, éprouve, jour après jour, une solitude désespérante.

Ce récit de science-fiction est donc à l'opposé d'un avertissement : il montre ce qui est, afin de pointer notre propension à transformer, métaphoriquement, autrui en IA, par peur du corps, par peur de l'altérité et de la différence.

### Un miroir où se contempler

Par le biais de la métaphore, la science-fiction décrit donc les modifications subies par la condition humaine dans un monde empreint de technologies. Ses récits proposent une image a priori dissonante (dans *Her*, le logiciel n'est pas un être humain), dont la force est de conduire à un réarrangement conceptuel qui permet de rendre le monde autrement intelligible (toujours dans *Her*, l'humain est devenu une IA, puisque son corps ne compte plus dans les rapports sociaux).

Une fois cette clé de lecture adoptée, les récits s'ouvrent sur des interprétations fascinantes : la science-fiction devient le miroir dans lequel



# Intelligence artificielle

## Une IA qui nous veut du bien...

Masamune Shirow,  
*The Ghost in the Shell*, 1991  
© Éditions  
Kodansha / Young  
Magazine  
Kaizokuban. Coll.  
Maison d'Ailleurs

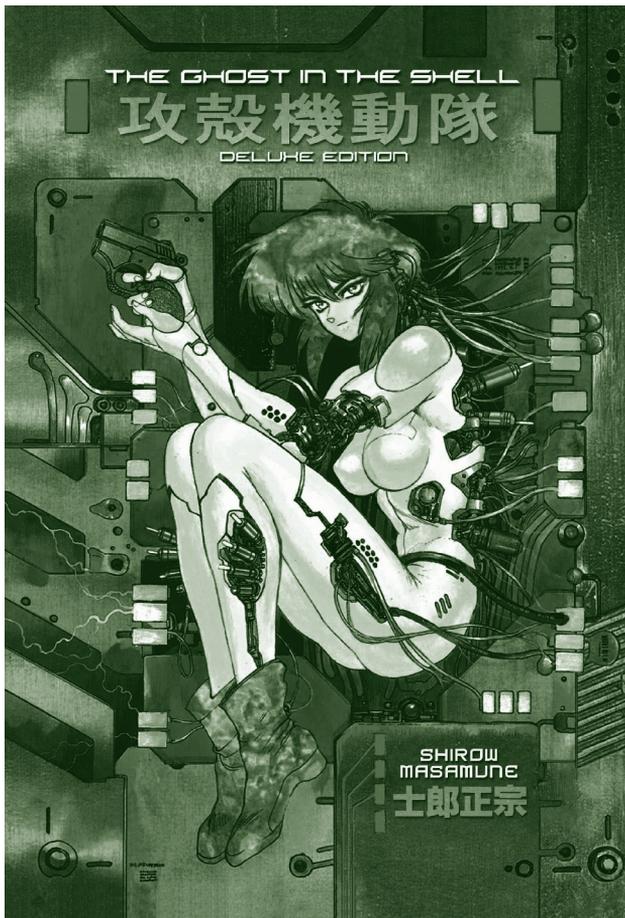
nous contemplons l'image de notre visage et, par extension, les problématiques anthropologiques soulevées par le développement de l'IA.

*Ex Machina*, en sa qualité de recomposition contemporaine du conte de *Barbe-Bleue*, use de l'IA pour pointer, avec délicatesse et poésie,

notre capacité à instrumentaliser autrui en le transformant en robot intelligent soumis à nos désirs solipistes. *Transcendence* (Wally Pfister, 2014), pour sa part, en exploitant la dimension métaphorique de la technique de l'*uploading* (le transfert d'une conscience dans un réseau informatique), représente comment l'utopie de la passion amoureuse nous pousse à considérer tout ce qui nous sépare de l'être aimé comme un obstacle à abattre.

Nous pouvons donc continuer à réduire la science-fiction à une esthétique prophétique, mais nous manquerons alors toutes ses richesses et oublierons de nous laisser toucher par ce qu'elle nous dit : l'intelligence artificielle n'est pas une extériorité technologique funeste, elle est ce que nous sommes en train de devenir. Dans un monde capitaliste où tout ce qui existe se doit d'être consommé, dans un monde sécuritaire où l'autre est d'abord perçu comme un danger, l'individu a tendance à médiatiser toutes ses interactions, à s'éloigner de la corporéité comme si cette dernière était un danger, à refuser toute communication immédiate.

La science-fiction ne vise donc aucunement à nous faire peur. Elle préfère nous dessiner les contours de notre visage. Arrêtons d'être effrayés par ce qui n'arrivera pas et privilégions ce qui fait la grandeur des êtres humains : leur capacité à se regarder en toute lucidité. ■



1 Dans *Her*, suite à une peine de cœur, Théodore achète un programme informatique capable de s'adapter à la personnalité de chaque utilisateur, qui prend pour lui le nom de Samantha. Peu à peu, l'homme et la machine tombent amoureux...

Le film a reçu de nombreuses récompenses, dont l'Oscar 2014 du meilleur scénario original. (n.d.l.r.)

# Intelligence artificielle

## Les algorithmes, outils et auteurs

Nicolas Nova, Genève  
professeur associé à la HEAD

### ARTS

**Toiles de maîtres, symphonies: les techniques d'intelligence artificielle investissent l'art et son marché, renouvelant cette question habitant déjà le XX<sup>e</sup> siècle: les machines peuvent-elles créer? Tout dépend finalement de l'intention de ceux qui les gèrent ... ou qui acceptent de lâcher prise.**

Docteur en Sciences de la société (Université de Genève) et en informatique (École polytechnique fédérale de Lausanne), Nicolas Nova enseigne l'anthropologie des cultures numériques à la Haute école d'art et de design de Genève. Il a co-fondé Near Future Laboratory, une agence de prospective et d'innovation impliquée dans des projets de design fiction.

Parmi les œuvres d'art vendues aux enchères par la société Christie's à l'automne 2018, on pouvait trouver une toile étrange intitulée *Portrait d'Edmond Belamy*, signée par une simple formule mathématique.<sup>1</sup> Adjugé le jeudi 25 octobre à New York pour la somme de 432 500 dollars (environ 45 fois son prix estimé), ce tableau, décrit comme « la première œuvre d'art conçue par une intelligence artificielle à être vendue aux enchères », fit rapidement parler de lui.

Pour arriver à cette fructueuse plus-value, le collectif Obvious, partenaire

de Christie's dans cette affaire, a créé un programme informatique capable d'apprendre par répétition et procédant en deux étapes. La première consiste à générer des images en s'inspirant d'une série de plus de 15 000 portraits réalisés par des peintres célèbres et sélectionnés par les membres du collectif. La seconde analyse les productions ainsi élaborées et choisit progressivement celles qui ressemblent le plus à une création d'origine humaine.<sup>2</sup> L'objectif était de démontrer la capacité des algorithmes informatiques à émuler la création artistique.

Autre cas notable, deux ans avant *Belamy*, le « nouveau Rembrandt » rendu public par des scientifiques et des historiens de l'art en collaboration avec la banque néerlandaise ING et Microsoft. Là encore, le principe a consisté à analyser plus de 300 œuvres du peintre à l'aide de scanners pour capturer de multiples détails de son identité artistique. Sur cette base, un programme informatique, couplé à une imprimante haute-résolution reproduisant la texture et l'épaisseur de la toile, a généré un nouveau portrait copiant le style du maître hollandais.

Si de tels exemples sont récents dans le monde des arts visuels, le logiciel EMI (*Experiments in Music Intelligence*), conçu dans les années 80 par le chercheur et compositeur américain David Cope, produisait déjà des musiques originales en s'inspirant des motifs et règles de composition de grandes pièces de musique classique. Son travail déboucha sur la parution d'albums, tels que *Virtual Mozart* et *Virtual Rachmaninov*, dans lesquels des artistes-interprètes restituaient les œuvres générées par ces programmes. Il s'agit là d'une démarche similaire à celle de François Pachet, créateur en 2016 d'un

# Intelligence artificielle

## Les algorithmes, outils et auteurs

logiciel élaborant un « nouveau » morceau des Beatles.

À chaque époque - il y a trente ans dans le cas de Cope comme aujourd'hui - les polémiques abondent : qui est « vraiment » l'auteur ? s'agit-il de création artistique ou uniquement de copie ? Avec, en toile de fond, la crainte d'une autonomie des machines qui, après avoir vaincu les humains aux échecs ou au go (pour prendre d'autres exemples de l'actualité), viendraient empiéter sur les plates-bandes de cette dernière faculté proprement humaine qu'est la créativité artistique.

### De multiples acteurs

Ces controverses, qui concernent principalement la place à donner à la technique, sont passionnantes. Une manière pragmatique de les démêler consiste à la fois à aborder les pratiques de création au cœur de ces projets et à saisir les discours à leurs propos.

**Les artistes n'ont pas attendu les techniques d'intelligence artificielle (IA) pour imaginer des œuvres « génératives ». On pouvait déjà en voir dans les années 60.**

L'intérêt de ces trois exemples est justement de nous interroger sur la notion de création, sur ce que « font » concrètement ces dispositifs techniques. La courte description des projets ci-dessus témoigne de la diversité des acteurs impliqués.

Chaque production repose sur une combinaison d'objets technologiques (ordinateurs, programmes...), d'œuvres antérieures servant de modèles ou d'inspiration, et de divers corps de métiers - des programmeurs aux imprimeurs, en passant par les communicants qui amplifient l'importance de ces nouvelles formes de création, les journalistes qui relatent ces controverses ou encore les acteurs du marché de l'art qui évaluent la pertinence de cette opportunité commerciale.

### Au cœur de l'acte, l'intention

Pour le dire autrement, la capacité à générer ce qui fait œuvre - un tableau, un morceau de musique ainsi que les discours à son propos - est distribuée. Avec le *Portrait d'Edmond Belamy*, par exemple, l'intention du collectif Obvious se reflète dans le choix des techniques d'intelligence artificielle (IA), dans la sélection d'un certain nombre de modèles, dans la définition de critères de tri des tableaux retenus par le second programme, mais aussi dans la décision de travailler avec Christie's pour produire un coup médiatique. *Le portrait de Belamy* résulte ainsi de la combinaison de ces différents éléments, de ces « contributions » multiples, et non du simple algorithme identifié sur la signature du tableau.

L'autonomie de ces programmes informatiques est donc relative et nous rappelle que le travail artistique repose sur toutes sortes d'acteurs périphériques ou de petites mains à même de contribuer à la production finale. L'importance du geste artistique réside en effet plus dans l'intention et les principes qui vont générer des œuvres, intentions portées par les collaborateurs de ces différents projets qui, au fond, en sont les auteurs.

De ce point de vue là, les artistes n'ont pas attendu les techniques d'IA pour imaginer des œuvres « génératives ». On pouvait déjà en voir dans les années 60, comme avec les créations d'art sériel d'un Sol Lewitt produites à partir de procédures et d'instructions précises à exécuter. D'où peut-être l'intérêt de Christie's d'être la première maison de vente à promouvoir une œuvre « créée par une intelligence artificielle », puisque c'est cette logique générale qui importe.

Relevons à ce propos que d'après son site web, et malgré les tentatives ultérieures du collectif, Obvious n'a vendu que ce *Belamy*, car une fois le coup médiatique effectué, le geste artistique n'est guère intéressant à reproduire...

### Du canon à la rupture

Le fait que l'intention de création ne réside pas intrinsèquement dans les machines nous mène vers une nouvelle question : les techniques d'IA ne seraient-elles qu'un outil, au même titre qu'un pinceau ? Si mon argumentaire précédent replace l'intention au cœur du geste artistique chez les porteurs de ces projets (David Cope, Obvious, Microsoft), il faut néanmoins souligner que ces techniques, qui ne sont pas à la portée de tous, ont des propriétés singulières les distinguant d'autres outils artistiques plus traditionnels.

Une certaine condescendance envers elles nous pousse à les qualifier d'« outils », comme pour les remiser au rang d'objets que l'être humain a inventés et qu'il se fait fort de dominer. Or ces techniques d'IA possèdent des capacités de repérage de régularités, d'apprentissage de motifs, mais aussi de singularités propres à un compositeur ou un peintre. Elles donnent également la possibilité de générer un nombre farami-

neux de propositions reposant sur cet apprentissage, et de combinaisons entre les motifs et les détails identifiés au préalable.

Il en résulte une troisième qualité manifeste : la facilité de faire advenir des formes émergentes et plus ou moins imprévues. C'est ce mode de fonctionnement, et donc de création, sur lequel nous humains n'avons qu'une prise partielle qui rend ces techniques si puissantes. Relevons cependant que ce n'est justement pas ce que font les porteurs des projets mentionnés au début de cet article. C'est comme s'ils souhaitaient coller le plus possible au canon, traduisant peut-être en cela leur méconnaissance d'une posture artistique qui reposerait sur l'innovation ou la rupture.

À ce titre, une perspective plus stimulante consiste à laisser ces techniques d'IA évoluer à leur gré, suivant leur propre logique, comme dans la pièce sonore produite pour la Fondation Cartier par l'artiste David Lynch et le roboticien Pierre-Yves Oudeyer. Celle-ci mettait en scène un quatuor de robots miniatures ayant développé une manière de communiquer entre eux sous la forme d'une étrange mélodie, un chant de robots pour robots, sous la houlette d'un artiste et d'un ingénieur instigateur de cette surprenante auto-organisation.<sup>3</sup> Si un tel projet semble léger à première vue, il interroge néanmoins notre capacité à juger des formes de création qui relèveraient d'une production principalement machinique. ■

1 Cf. Geneviève Nevejan, « La fabrique de l'œuvre », in *choisir* n° 693, octobre-décembre 2019, pp. 63-66. (n.d.l.r.)

2 Une technique en deux temps nommée GAN, acronyme de Generative adversarial network, (réseau antagonistes génératifs). Un procédé conçu par le chercheur en informatique Ian Goodfellow.

3 [www.youtube.com/watch?v=YRh851P2dcw](https://www.youtube.com/watch?v=YRh851P2dcw)

#### Craintes numériques, peurs écologiques

table ronde modérée par Nicolas Nova au Festival Histoire et Cité, en partenariat avec la HEAD-Genève, jeudi 2 avril, à Uni Dufour (Genève), à 16h.

# Intelligence artificielle

## Esprit es-tu là ?

Giovanni Cucci sj, Rome  
professeur de philosophie et de psychologie à l'Université grégorienne de Rome.

### PHILOSOPHIE

**En plus d'avoir un « cerveau », une machine peut-elle avoir une conscience ? La question renvoie à l'éternel et inextricable problème du rapport entre l'esprit et le cerveau, et à l'autre problème, tout aussi complexe, du rapport entre le corps et l'esprit. L'étude du langage et l'expérience du dilemme éthique éclairent le débat.**

En plus de faire appel à des disciplines très différentes (philosophie, linguistique, psychologie, psychanalyse, neurologie, génétique, physique, chimie, neurosciences), ces questions ont donné lieu à des hypothèses et à des théories variées et contradictoires, confirmant la difficulté à parvenir à des conclusions définitives et universellement partagées. Il a même été tenté d'éliminer l'un des deux termes - l'esprit - en vain.

Contrairement au cerveau, l'esprit revêt une multitude de sens (conscience, âme) difficiles à préciser, qui,

s'ils ne peuvent être reliés au cerveau, ont en revanche chez l'humain un rapport avec l'organisme entier. En ce qui concerne l'intelligence artificielle (IA), on est en droit de douter que la machine puisse avoir un « esprit ».

### Communiquer n'est pas comprendre

Pour comprendre cette différence fondamentale, le philosophe américain de l'esprit John Searle a imaginé une expérience mentale devenue célèbre : *la chambre chinoise*. Un volontaire se place dans une pièce où se trouvent des lignes de texte en chinois, une langue qu'il ne connaît pas. Il reçoit un manuel d'instructions indiquant les symboles qu'il devra utiliser pour répondre à chaque ligne. Ses réponses seront correctes, mais il ne comprendra toujours pas le chinois.

Cette expérience montre la différence entre le langage humain et un programme informatique qui reçoit et envoie des lignes d'informations sans les comprendre. De ce point de vue, une machine ou un robot ne pourra jamais « parler » comme un être humain. Le programme utilise une procédure, tandis que le langage fait surtout référence au sens des mots et utilise des symboles. En linguistique, on appelle cela la « sémantique ».

Le rapport entre le langage et la santé mentale en dit long sur la dimension biologique, corporelle, vivante du langage humain, dont la sémantique présente un ensemble de règles extrêmement complexes et non codifiables, et pourtant connues de tous. Or la sémantique est absente des programmes informatiques justement parce qu'elle n'est pas « programmable », et surtout parce qu'elle présente des connotations biologiques et affectives. C'est



2001, *L'odyssée de l'espace*  
© Metro-Goldwyn-Mayer Studios Inc

là d'ailleurs l'une des grandes énigmes de la linguistique. À la différence des machines, les êtres humains ne sont pas programmés par des algorithmes. On utilise volontiers le terme « d'émergence » (quelque chose qui survient) pour indiquer cette dimension de l'esprit humain que l'on ne peut réduire à un algorithme ni à une dimension purement matérielle.

Searle résume ainsi son avis sur la question : les programmes sont complètement syntaxiques ; l'esprit a une sémantique ; la syntaxe n'est pas la même chose et elle n'est pas suffisante en elle-même pour la sémantique. En d'autres termes, il existe un écart de qualité entre le programme et le sens.

Cet écart a été illustré de manière exemplaire en 1968 dans le célèbre film *2001, L'odyssée de l'espace* de Stanley Kubrick, où figure un dialogue entre un astronaute et un superordinateur, Hal 9000, qui a un contrôle absolu sur toutes les opérations à bord du vaisseau spatial. Lorsque le commandant décide de le désinstaller à la suite d'une erreur de calcul, Hal commence à tuer les membres de l'équipage. L'astronaute survivant essaie en vain de lui montrer le sens de sa mission et la valeur de la vie des astronautes ; Hal

est incapable de le comprendre et continue de répéter ce pour quoi il a été programmé, jusqu'à interrompre la liaison.

### Une logique inadaptée

Comme le langage, l'expérience morale présente, elle aussi, des complexités telles qu'il est impossible de la ramener à un système ou à une théorie exhaustive. De la même façon que pour l'apprentissage d'une langue, il y a une sorte de « grammaire universelle » de la morale, qui est davantage liée aux sentiments qu'à la compétence.

C'est ainsi que les personnes dépourvues de sentiments, les psychopathes, présentent des déficits dans le domaine de la morale. Les recherches menées par le médecin portugais Antonio Damasio dans le domaine neurocérébral ont montré comment la lobotomie, c'est-à-dire l'ablation des lobes frontaux du néocortex cérébral (siège des émotions), induit de graves déficits dans l'évaluation. Ces résultats démentent l'idée reçue selon laquelle un esprit froid et dépourvu d'émotions se trouve dans les conditions optimales pour prendre de bonnes décisions.

Damasio évoque le cas d'un patient, Elliot, à qui les médecins avaient retiré une tumeur en recourant à une lobotomie. Elliot avait gardé intactes ses capacités intellectuelles, linguistiques et de communication, mais n'éprouvait plus aucune émotion. Cette privation avait fait de lui « l'être humain intelligent le plus froid et le moins émotif que l'on puisse imaginer, mais dont la raison pratique était tellement altérée qu'elle l'amenait à commettre plusieurs erreurs dans son quotidien, en violation perpétuelle de ce que vous et moi pourrions considérer comme socialement approprié et avantageux du point de vue personnel ».<sup>1</sup>

# Intelligence artificielle

## Esprit es-tu là ?

Damasio ajoute que si les lésions adviennent précocement, à l'âge du développement d'une personne, celle-ci sera incapable d'apprendre les règles d'éthique les plus élémentaires. La conclusion du neurologue est que l'action morale est essentiellement liée à l'affect et que, en son absence, elle ne peut être compensée par aucun autre type d'instruction : « Cela ne veut pas dire que ce sont les sentiments (quand ils induisent une action) qui décident pour nous, ou que nous ne sommes pas des êtres rationnels. Je suggère seulement que certains aspects du processus de l'émotion et du sentiment sont indispensables pour la rationalité. »<sup>2</sup>

**Le dilemme éthique ne peut être résolu par un algorithme visant à obtenir le résultat maximal pour un coût minimal. Pour les êtres humains, la décision repose sur bien plus.**

### Le dilemme éthique

Les recherches de Damasio peuvent nous aider à identifier une différence importante dans la façon de procéder, selon que l'on est un humain ou une IA, face à un « dilemme éthique ». Ce concept a été rendu célèbre par la philosophe anglaise Philippa Ruth Foot.<sup>3</sup> Elle a recouru à l'exemple d'un train hors de contrôle qui risque de finir sur un groupe d'ouvriers en pleine activité ; il est impossible de prévenir ceux-ci, mais il est possible d'actionner un

levier qui dirigera le train sur une voie désaffectée, sur laquelle se trouve néanmoins un ouvrier. C'est le choix, terrible mais inévitable, du moindre mal. Ce problème n'est pas seulement quantitatif (un groupe de personnes contre une seule personne), il se pose aussi en termes de responsabilité car, dans ce cas, la personne dirige volontairement le train vers la voie désaffectée, entraînant la mort de l'ouvrier. Une version encore plus tragique du dilemme précise qu'il s'agit d'une personne avec laquelle le conducteur a un lien affectif (un ami ou un parent).

Comment les machines réagissent-elles face à un dilemme éthique ? Une voiture sans chauffeur ferait, elle aussi, le choix du moindre mal, mais elle ne se sentirait pas coupable d'avoir tué. Chez l'humain, par contre, le manque d'alternatives n'atténue pas la peine et le remords d'avoir pris une terrible décision.

Le roman de William Clark Styron, *Le choix de Sophie* (1979), adapté trois ans plus tard au cinéma par Alan Pakula, le montre bien. Lors de sa déportation à Auschwitz, la protagoniste, Sophie, est confrontée à un horrible choix : un garde sadique lui ordonne de décider lequel de ses deux enfants ira dans la chambre à gaz. Si elle refuse, les deux mourront. Désespérée, Sophie choisit de garder son fils, espérant que son bourreau changera d'avis, ce qui ne se produit pas. Elle gardera au fond d'elle-même le poids de ce drame pendant de longues années, puis se suicidera.

Le dilemme éthique ne peut être résolu par un algorithme visant à obtenir le résultat maximal pour un coût minimal. Pour les êtres humains, la décision repose sur bien plus. Le sentiment de responsabilité

renvoie à quelque chose de différent sur le plan qualitatif, comme le remords, la repentance, la tristesse, la culpabilité, la rédemption.

«L'éthique utilitariste (conséquentialisme) nie l'existence d'authentiques dilemmes moraux, écrivent le philosophe Julian Nida-Rümelin et l'écrivain Nathalie Weidenfeld. La raison de cette négation est évidente: si l'action est évaluée d'après un critère d'optimisation, il ne peut y avoir aucun conflit [...]. Les ordinateurs numériques sont par définition des machines de Turing et fournissent des résultats univoques. Ils ne sauraient être un modèle de raison pratique, ne serait-ce que pour cette raison.»<sup>4</sup> Face au dilemme, une machine restera dans l'incertitude mais ne se sentira jamais coupable. Et, contrairement à Sophie, elle n'en viendra pas au suicide.

### Pour un humanisme numérique

En excluant toute comparaison avec la dimension sapientielle de la vie, la mentalité technologique risque de s'approcher dangereusement de la folie et de la perte de sens. Dans sa célèbre analyse de la domination de la technique dans l'époque moderne, Martin Heidegger remarquait en 1953 déjà que le problème central ne réside pas dans la mesure de cette domination, mais plutôt dans le fait que l'homme n'est pas préparé à la vivre de manière critique et consciente, en soupesant les avantages et les pertes possibles.

Commentant le dialogue entre l'astronaute et Hal 9000 dans *2001, L'odyssée de l'espace*, Julian Nida-Rümelin et Nathalie Weidenfeld remarquent que ce n'est pas un hasard si l'ordinateur ressemble à un œil de verre rouge et noir, les couleurs que l'imaginaire chrétien attribue à l'enfer: «L'enfer est un lieu dans lequel l'homme a donné le pouvoir de vie

et de mort à des ordinateurs programmés de manière conséquentialiste, qui sont incapables de penser vraiment.»<sup>5</sup>

La quantité accrue de données et de ressources requiert aussi une évaluation, que l'IA peut au maximum suggérer mais dont elle ne pourra jamais être la dernière instance. L'enjeu a été bien résumé par l'écrivain mexicain Naief Yehya: «Avec un ordinateur, nous pouvons transformer pratiquement tous les problèmes humains en statistiques, en graphiques, en équations. Le plus inquiétant est que, ce faisant, nous créons l'illusion que ces problèmes peuvent être résolus avec les ordinateurs.»<sup>6</sup>

Un dialogue des plus attentifs entre les innovations technologiques et les sciences humaines, en vue d'un «humanisme numérique», est donc une nécessité. Le débat sur l'enjeu et la décision à mettre en œuvre doivent toujours rester, en dernière analyse, dans les mains de l'homme qui est, depuis toujours, un *homo sapiens*. ■

1 Antonio Damasio, *L'erreur de Descartes. La raison des émotions*, Paris, Odile Jacob 1995.

2 *Idem*.

3 Philippa Ruth Foot, «The Problem of Abortion and the Doctrine of double Effect», in *Oxford Review* 5, Oxford 1967, pp. 5-15.

4 Julian Nida-Rümelin, Nathalie Weidenfeld, *Digitaler Humanismus*, Piper Verlag Munich 2018, 224 p.

5 *Idem*.

6 Naief Yehya, *Homo cyborg. Il corpo postumano tra realtà e fantascienza*, Milano, Elèuthera 2005, p. 15.



CULTURE



# Exposition

## Libres impressionnistes du Canada

**Geneviève Nevejan**, Paris  
journaliste et historienne d'art

**L'impressionnisme au Canada. Nul n'y avait peut-être songé avant que la Fondation de l'Hermitage ne lui consacre une exposition. Pourtant cette contrée lointaine, tout du moins au XIX<sup>e</sup> siècle, offrait avec ses paysages grandioses, de surcroît enneigés, un cadre privilégié pour les adeptes du mouvement qui avait déjà conquis l'Europe et les États-Unis.**

*Le Canada et l'impressionnisme. Nouveaux horizons, 1880-1930, jusqu'au 24 mai à la Fondation de l'Hermitage, Lausanne.*

**Katerina Atanasova**, *Le Canada et l'impressionnisme. Nouveaux horizons, 1880-1930*, Milan, 5 Continents Éditions 2020, 296 p. et 180 illustrations couleur. (catalogue de l'exposition).

*Le Canada et l'impressionnisme* permet de mesurer l'ampleur de l'influence de cette esthétique née sous le pinceau de Monet. Beaucoup de peintres canadiens se sont nourris à Paris même de l'exemple des maîtres. C'est le cas d'Henri Beau, de Marc-Aurèle de Foy Suzor-Coté et de Maurice Cullen, les plus proches stylistiquement de leurs *alter ego* français. Le plus connu, James Wilson Morrice, se lie à plusieurs protagonistes de la vie culturelle parisienne, entre autres Hemingway qui le trouvait « d'une grâce sociale pleine d'aisance ». Né à Montréal, ce dandy voyageur refusait de se fixer

et passa l'essentiel de son existence en dehors de son pays, pour finir ses jours en Tunisie.

### Interprétations personnelles

Sensibles à la lumière et attachés au paysage, tous ces artistes n'adhèrent pas servilement à la touche divisée. Sous l'instigation de Cullen, Morrice s'y essaye, sans grand succès, suscitant un art infiniment plus proche de Vuillard, voire de Whistler et plus tard de Matisse. Il est vrai que le mouvement impressionniste est déjà passé de mode quand les Canadiens s'y intéressent. Sans peine, ils s'en détournent plus ou moins radicalement, sans pour autant renier ce passage obligé.

John Y. Johnstone et Ernest Lawson en reprennent les thèmes, tout en gardant l'intégrité des formes que respectent également Laura Muntz et Mary A. Bell dans son approche de la figure humaine. On est loin de la fusion de l'homme dans un paysage noyé de brume. Le réel garde ses prérogatives, rien n'en altère la visibilité.

Les peintres canadiens n'ont jamais été meilleurs que lorsqu'ils dépeignent leur contrée natale. La nature devient leur sujet de prédilection, à travers lequel Arthur Lismer et Clarence Gagnon tentent un art proprement canadien. Actif bien après l'émergence de l'impressionnisme, Gagnon parcourt l'Amérique du Nord, en restitue les paysages, mais aussi les mœurs et coutumes de la vie rurale. Songeons encore à l'emblématique fleuve Saint-Laurent dont Cullen saisit le cours glacé, ou à de Foy Suzor-Coté qui, à son retour en France, reprend inlassablement les vues de son village natal d'Arthabaska. Dans *Dégel, soir de mars, Arthabaska* (1913), il surprend le lent passage du temps, la beauté mouvante des ombres et des lu-

# Exposition

## Libres impressionnistes du Canada

mières qui glissent silencieusement sur la neige et les rivières. Dépouillé de sa dimension anecdotique, le thème se métamorphose en allégorie de la fuite du temps face à l'immobilité d'une nature paralysée par les neiges.

### Une identité ancrée dans le territoire

Avec le Groupe des Sept (créé à Toronto en 1919 par Arthur Lismer, Lawren Harris et J. E. H. MacDonald notamment) sonne le glas de la tutelle étrangère. La quintessence du Canada est reconnue pleinement dans sa nature sauvage, du lac Supérieur et des Rocheuses à l'Arctique. Chaque artiste se forge sa propre vision. À la touche vibrante, MacDonald substitue des aplats d'un chromatisme éclatant. En dépit de ses origines britanniques, Lismer, ins-

tallé au Canada depuis 1911, donne des gages à cet art « national » qu'il fonde sur les particularités de sa lumière mais aussi de sa géomorphologie. Dans *Le gros rocher*, *Bon Echo* (1922), la solidité sculpturale de la lumière chaude et des ombres profondes façonne les falaises. Et c'est aussi en sculpteur que Lawren Harris aborde le site de *Pic Isolation*, qu'il réduit à une épure symbolique de ses expériences spirituelles.

Ces artistes prônent une évocation plus audacieuse et plus vigoureuse du paysage: l'homme disparaît dans ces panoramas grandioses des espaces du Nord canadien. Ils appartiennent à une génération qui s'attache non plus à des camaïeux de tons fondus, mais à une palette plus colorée. Et comme le firent précédemment les impressionnistes en France, ils suscitent à leur tour le scandale.

### Adrien Hebert

Le seul à se démarquer de cet engouement pour la nature est Adrien Hebert. Formé en France, il marque un renouvellement de l'iconographie, comme dans *Le port de Montréal* (1922) où il privilégie le spectacle de la vie urbaine: au premier plan, les mâts, les palans et les passerelles s'enchevêtrent en un écran de lignes mouvementées. Fils d'artiste cultivé, il comptait parmi l'élite libérale pour qui l'avenir de la société canadienne-française exigeait l'ouverture au progrès social et scientifique autant que l'ouverture sur le monde. Une autre page de l'histoire de l'art canadien s'écrivait alors. ■

Maurice Cullen (1866-1934), *La récolte de la glace*, v. 1913 © Musée des beaux-arts du Canada, Ottawa Photo MBAC



# Lettres

## L'huile miraculeuse

Fabienne Bogádi, Genève  
écrivain

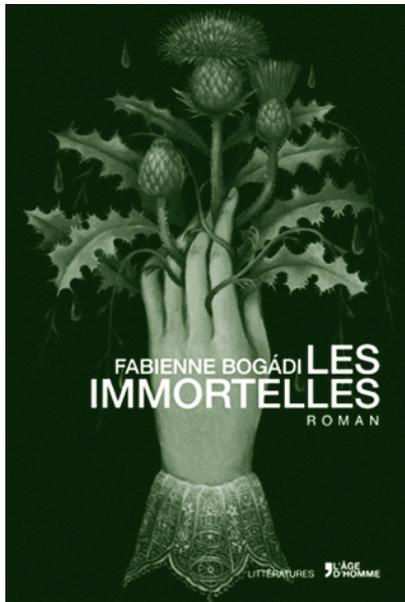
### LETTRES

Le crépuscule est tombé sur les ruines, les recouvrant d'un voile noir que seules éclairent les flammes orangées du feu de brindilles sèches et de bois flotté allumé par le vieil homme à l'aide d'un briquet conservé avec soin dans la valise qui contient tout ce qu'il possède. Quelques vêtements, des outils, des couvertures et divers ustensiles qu'il a dénichés parmi les décombres de la ville éblouissante où il est né et a vécu, juste avant qu'elle ne soit engloutie par les flots.

La belle noyée luit dans sa tête à chaque fois qu'il y pense. « La nuit, mille lumières illuminaient les façades des immeubles, mille scintillements, si vifs qu'ils faisaient pâlir la lumière du firmament », aime-t-il à raconter à la fillette blottie contre lui pour se réchauffer et qui l'écoute de toutes ses oreilles, car les histoires du vieux sont la mémoire qu'elle n'a pas. Elle était trop jeune pour se rappeler ces merveilles. Son premier souvenir, c'est le corps décharné de sa mère, étendu sous des branchages dans une fosse de fortune avec sa peau nacrée qui miroitait entre les interstices de ce cerueil improvisé, et ce jour-là, la ville et ses lumières avaient disparu depuis longtemps.

- La vie était douce et chaude. Sur les tables aux nappes brodées fumaient des mets délicats et les femmes étaient belles et elles riaient dans les bras des hommes, les vapeurs du champagne et les bolides qui sillonnaient les rues en klaxonnant.
- Cham...pagne? interroge la fillette.

Le vieux frissonne en serrant plus fort la petite contre lui. Sur le feu, les grillons, les scarabées et les vers qu'ils ont cueillis dans les prairies et au bord des routes grésillent en sifflant,



Traductrice et journaliste économique, la suisse-hongroise Fabienne Bogádi a été nommée pour le Prix des lecteurs de la Ville de Lausanne 2020, pour son roman *Les immortelles* (Lausanne, L'Âge d'Homme 2019, 216 p.).

# Lettres

## L'huile miraculeuse

tandis qu'ils mordillent des racines au goût amer et sucré pour faire patienter leur faim. Les fenêtres du hameau désert où ils se sont arrêtés pour la nuit ressemblent aux yeux des morts et sur leurs têtes, un infini nuage de poussière et de particules masque le cosmos, dévorant les étoiles. Le vieux a ménagé un abri dans les débris d'une usine, parmi des blocs de béton déchiré où un lierre jauni s'enroule autour des piques de fer rouillé qui sortent comme des bras de cadavres, infini charnier de ce qui fut autrefois.

Traînant la valise derrière eux, ils marchent seuls au milieu de l'univers depuis des jours, des mois ou des années peut-être, car ils ont perdu le compte du temps avec chaque jour qui est semblable au précédent. Ils savent juste que c'est l'hiver à cause des nuits trop longues, de la pluie et du vent. Ils vont de ruines en décombres, de villages abandonnés en arbres morts, de sentiers escarpés en rochers, à la recherche d'une communauté humaine qui pourrait accueillir l'enfant, parce que les vieux ne sont pas éternels. Mais tout ce qu'ils ont rencontré, ce sont des hordes de chiens qui les suivent en grondant et des corbeaux croassant dans les champs recouverts de détritits.

L'homme ajoute du bois dans le feu et souffle sur les braises pour les faire repartir. La veille, ils ont aperçu dans un bosquet ravagé par un incendie une touffe de mimosas jaunes comme le soleil de sa jeunesse.

- Les mimosas sont les premières fleurs qui germent après le passage du feu, avait-il expliqué. Ils sont le symbole de la vie qui renaît.

- On dirait de l'or, avait-elle souri, le nez enfoui dans les touffes odorantes qu'elle avait respirées d'un air ravi.

Sans la fillette, le vieil homme se serait laissé mourir depuis longtemps et ce mimosa déposé sur leur chemin par une main invisible l'a conforté dans l'idée qu'il existe un espoir non loin, ou tout au bout, et que même ténu, il ne faut pas mépriser l'espoir.

L'enfant a terminé son repas d'insectes, de baies acides et de racines et joue avec une flaque noire et odorante, et ses doigts maigres où affleurent les os se recouvrent d'un liquide visqueux. « J'aime pas », dit-elle en plissant les narines. « Ça pue. C'est tout noir. C'est collant. » À l'aide d'une cuillère, le vieux répand un peu du liquide sur le foyer provoquant une grande flamme

bleue qui effraie la fillette. « Tu as raison d'avoir peur, petite. C'est cette huile qui a mené le monde à l'abîme. Cette huile, la paresse et la cupidité. »

Elle ne comprend pas. Elle ne voit pas le rapport entre la flaque poisseuse et la paresse ou la cupidité, car elle n'a pas connu le monde dont parle le vieux, mais elle fait oui de la tête pour le contenter, parce que le vieux, c'est tout ce qu'elle a pour la protéger sur l'interminable chemin de poussière, de bitume éventré et de cailloux.

« Quand l'homme a découvert ce qu'il pouvait en faire, il était tout content », ajoute le vieux avec du mépris et de la colère dans la voix. « Il a mis toute son énergie à en tirer des inventions captivantes, pour aller plus vite, plus loin, plus haut et pour gagner plus d'argent, toujours plus d'argent. Il a baptisé ça le progrès. » Le vieux avait fait comme les autres, envoûté par la vitesse, par le vrombissement des moteurs et par le rire des femmes avec leurs robes à paillettes synthétiques. Cette agitation l'avait happé comme un carrousel et il était allé très loin, très haut et très vite. Désormais dans son silence, il maudit le progrès. « On s'est rué sur cette huile sans comprendre que c'était une malédiction. Elle recouvre tout et est indestructible. »

Aux branches nues des arbres flottent en bruissant des sacs légers comme des ballons, accrochés là par le vent pour l'éternité. La mine dégoûtée, la fillette frotte ses mains dans la boue pour les nettoyer, puis elle les essuie dans une touffe d'herbes pour les sécher, car l'enfant, comme tous les enfants, entend le langage de la nature, les signes qui avertissent de la menace, la puanteur, la noirceur et la viscosité. « Elle est plus sage que je ne l'ai été », pense le vieux.

Epuisée, la fillette ferme les paupières, alors le vieil homme la prend dans ses bras et l'étend sur les sièges plastifiés d'une carcasse de voiture pour la protéger de la bise. Il saisit une couverture dans la valise dont il l'enveloppe avec soin, puis il roule une écharpe sous sa tête et dépose un baiser sur son front. Tandis que l'enfant rêve, le vieux, qui ne dort plus depuis longtemps, écoute le bruissement des cafards qui dansent un menuet fiévreux sous les gravats. ■

# Cinéma

## Six années d'or auprès de Fellini

Gérald Morin, Vence (F)  
cinéaste et journaliste

### CULTURE

**Il aurait eu 100 ans le 20 janvier 2020. Ses films restent des monuments dans l'histoire du cinéma mondial. *La strada, La dolce vita, 8½, Amarcord, Casanova, Et vogue le navire* continueront longtemps à nous faire rêver. Jeune assistant réalisateur de séries de télévision à Genève, je voulais absolument le rencontrer et travailler avec lui. Mon rêve s'est réalisé.**

Gérald Morin a été l'assistant de Federico Fellini de 1971 à 1977. En 2001, il a co-fondé à Sion la Fondation Fellini pour le cinéma. En 2013, il réalise *Sur les Traces de Fellini*, un documentaire produit par Artémis film production. Il a été durant 10 ans le rédacteur en chef de *CultureEnJeu* et a collaboré avec *choisir* dans les années 70.

Je pris le prétexte d'une interview pour me rendre dans la Ville éternelle où Federico Fellini (1920-1993) tournait *Roma*. Je débarquai donc à Rome le jeudi 29 juillet 1971, avec déjà en poche mon billet de train de retour, le temps de trouver Fellini et d'obtenir cette interview pour *choisir*. Deux journées de recherche pour savoir que le tournage avait lieu dans le *Trastevere*, ce quartier populaire de la capitale proche du Vatican. Deux nuits sur le plateau sans oser aborder le Maestro, trop impressionné que j'étais par l'imposante machine fellinienne en action.

Finalement, le lundi 2 août à 18h30, je pris mon courage à deux mains et profitai d'une pause entre deux plans pour passer discrètement sous les cordes de sécurité. Très intimidé, tout en surmontant ma peur, je lui demandai: « Puis-je regarder le tournage? », n'arrivant pas à formuler plus loin ma requête. Le regard sombre, quelque peu agacé, il scruta sans pudeur ce jeune barbu aux cheveux longs, car nombreux étaient ceux qui venaient l'importuner pour obtenir du travail. « Eh bien, regardez! » répondit-il avec rudesse.

Je le pris au mot. Renonçant à rentrer en Suisse, je ne quittai plus l'équipe du film pendant plusieurs semaines. À force de me voir jour et nuit derrière les cordes, discret dans mon coin, à prendre des notes, aidant de temps en temps un assistant à bloquer la circulation ou un machiniste à déplacer son lourd matériel, il envoya sa scripte puis une assistante pour me questionner. Enfin, il vint lui-même me parler, regardant avec curiosité et quelques doutes tous ces carnets que je remplissais consciencieusement de croquis et de commentaires sur sa direction d'acteurs.

Au bout d'un mois, comme je me débrouillais en plusieurs langues, il commença par me confier le courrier qui lui arrivait de l'étranger, puis m'engagea comme secrétaire privé. Pendant le doublage de *Roma*, il m'emmenait tous les mardis chez lui, au 110, Via Margutta, partager de bons petits repas avec Giulietta Masina. Puis il me proposa d'écrire quelques textes sur ses films et me prit plus tard comme second assistant à la réalisation sur *Amarcord* et *Casanova*.

## Un voyage initiatique

Je passai ainsi six années à ses côtés, durant cette période d'or de sa création qui donna naissance à sa trilogie de la maturité, cette grande autobiographie imaginaire entièrement reconstruite. Un long voyage initiatique partagé entre *Roma*, dans cette métropole à la fois réelle et réinventée de 1939 à 1970, avec un Fellini adulte, observateur plongé dans le magma de l'anonymat et quelque part prisonnier de la matrice de la Ville éternelle; *Amarcord*, dans cette Rimini provinciale bercée de souvenirs nostalgiques mais aussi aigres-doux de 1934 à 1935, avec un Fellini enfant, rebelle et frondeur, partagé et écrasé entre famille, religion, école et fascisme; enfin *Casanova*, à travers un voyage continué dans une Europe du XVIII<sup>e</sup> siècle évoquant, par des répétitions sans fin, un avenir sans lendemain, avec un Fellini-Casanova vieillissant, désabusé, qui, par cette fiction très personnelle, affrontait avec inquiétude son propre avenir.

Parfois Fellini me demandait de répondre à sa place à des interviews écrites. «Tu sais très bien ce que je vais dire, alors vas-y.» Au dernier moment, il y ajoutait quand même

sa petite touche personnelle. Six longues années à lire, à trier et à répondre souvent à des courriers venus de tous les continents, quand Luis Buñuel disait son plaisir d'avoir visionné *Roma* à Lausanne (en compagnie de Freddy Buache), quand Maurice Bédart était encore sous le coup de l'émotion pour avoir vu *Amarcord* à Milan, quand Georges Simenon déclarait avoir pleuré pendant la projection du *Casanova*, quand l'agent d'acteurs Georges Beaume suggérait Alain Delon pour le rôle de Casanova, quand Alice Sapritch voulait s'imposer pour interpréter la marquise d'Urfé, quand le producteur Marcello Danon proposait à Fellini de réaliser *La cage aux folles* ou quand Rolf Liebermann lui demandait de mettre en scène, à l'Opéra de Paris, *L'enfant et les sortilèges* de Maurice Ravel...

Six années à chercher les interprètes les plus inattendus. La géante la plus grande du monde (2m32) repérée aux États-Unis. Une danseuse de night-club, splendide afro-américaine disparue des pages de *Playboy* depuis dix ans, finalement retrouvée en Suède, enceinte jusqu'aux dents; et Fellini de m'accuser ironiquement de l'avoir mise dans cet état pour qu'elle ne puisse pas tourner dans son film. Un acteur évanoui dans la nature et réapparu seulement deux ans plus tard à sa sortie de prison. Un autre comédien dont j'annonçais la mort à Fellini mais que ce dernier, n'y croyant pas, m'obligeait de continuer à chercher: «On ne sait jamais!» me disait-il. Ah, j'oubliais! Je n'obtins jamais l'interview que Fellini renvoyait de jour en jour.

*Casanova*, scène du château de Wurtemberg, 1976. Debout: Federico Fellini, Gérald Morin et Christopher Cruise. Assis: les acteurs Dudley Sutton, Élisabeth Kaza et Donald Sutherland de dos. © Collection Gérald Morin. Photo: Pierluigi Praturlon / Reporters Associati & Archivi



# Cinéma

## Six années d'or auprès de Fellini

### Un perpétuel dessinateur

Il n'y avait pas que le cinéma qui l'occupait. Très tôt, Fellini commença à dessiner et, dès l'âge de 18 ans, il publia puis travailla pour différentes revues satiriques. Quand il était au Studio 5 de Cinecittà, dans son petit bureau privé de la Via Sistina ou plus tard dans celui de Corso Italia, Fellini occupait les temps morts en prenant ses feutres de couleur et en les faisant courir sur des feuilles de papier, griffonnant tout ce qui lui passait par la tête. Il dessinait aussi pour expliquer à ses décorateurs et costumiers l'espace, la dimension, les dispositions et l'esprit du décor tels qu'il les voulait; la forme, l'ampleur et les couleurs des costumes tels qu'il les voyait, ou pour donner au coiffeur-maquilleur les transformations qu'il voulait voir apparaître sur le visage des acteurs choisis. Il le faisait également pour rechercher un personnage de son prochain film, en écoutant un visiteur ou en parlant au téléphone.

Quand il était hors de son bureau, il utilisait n'importe quel support, papiers, nappes, serviettes de table, menus de restaurant, programmes de concert ou photographies de magazine, qu'il modifiait selon son humeur. Avec un stylo, souvent le sien, ou avec un simple Bic qui coulait parfois, ou encore le feutre noir d'un assistant assis près de lui à la table de mixage, il crayonnait, biffait, ratulait, dessinait...

Les dessins les plus élaborés et les plus fantastiques restent ceux des rêves qu'il faisait et qu'il notait le matin au réveil. Il les développait dans deux grands albums qu'il avait fait réaliser tout exprès. Ces pages contiennent la représentation très colorée des lieux et des personnages des rêves, accompagnée très souvent du récit de ces voyages nocturnes griffonné de sa propre main.

Dessiner, pour Fellini, était aussi une manière de tuer le temps. Quand, durant un repas, il n'avait plus envie de parler, il écoutait d'une manière distraite et donnait corps aux traits des convives par des esquisses, des caricatures, que souvent il déchirait par la suite. Ses assistants, sa script-girl, ses techniciens, son scénariste du film en chantier apparaissaient fréquemment sous ses feutres de couleur. C'était un peu sa manière à lui de prendre davantage possession de ses compagnons de route, comme Liliana Betti, sa secrétaire-assistante *alter-ego* pendant plus de vingt-cinq années, ou Norma Giacchero, sa *script-girl* de toujours.

Fellini signait rarement ses dessins, qu'il considérait comme des ébauches, mais il y ajoutait parfois sa griffe quand il en faisait cadeau à la personne croquée ou quand ils étaient destinés à la publication. Il lui est même arrivé de signer *Mattisse* un dessin qu'il venait de donner à un acteur de doublage qui insistait pour avoir ce croquis signé par le Maître. Et Fellini de répliquer à la personne interloquée: « Tu voulais une signature célèbre, eh bien maintenant tu l'as! » Jamais il n'aurait pensé qu'on présenterait un jour ses dessins dans une exposition. Quand ce fut le cas en 1977 à Zurich, à la galerie Daniel Keel, il en est resté à la fois gêné et ému.

## Un accro du combiné

Tout aussi indispensable que les feutres de couleur, l'était pour lui le téléphone. « Franchement, déclarait Fellini, faussement irrité, je ne me reconnais pas dans le personnage de l'adorateur fanatique de l'usage du téléphone que depuis des années amis et collaborateurs présentent avec une malice amusée ! » Malgré ses vains démentis - démentis qu'il donnait même au téléphone - Fellini ne pouvait se passer de cet appareil de communication.

Il est à rappeler qu'il détestait les réunions mondaines et favorisait surtout les relations individuelles. Il tenait rarement en place dans un fauteuil. Il aimait être en mouvement et avant tout se déplacer en voiture de nuit à travers la ville de Rome tout en parlant avec son compagnon de route. Dès qu'il arrivait dans un nouveau lieu, son premier réflexe était de repérer *il telefono* qui allait lui permettre de se déplacer dans l'espace-temps sans quitter sa tanière de l'instant.

Par téléphone, il cultivait des relations intimes; la présence virtuelle de son interlocuteur avait l'immense avantage de ne pas devenir trop oppressante et physiquement envahissante pour lui. Une présence tenue par un fil qu'il pouvait couper quand il le voulait, sans sentiment de gêne ou d'irritation. « J'estime qu'une solitude peuplée de voix est préférable et bien plus exaltante qu'une proximité physique opaque et insignifiante », déclara-t-il un jour.

Au téléphone, il pouvait aussi mentir tranquillement, sans avoir à en rougir, lui qui ne rougissait que lorsqu'il disait la vérité. Il pouvait se confier ou écouter, comme dans un confessionnal. Il parlait tout en desinant, griffonnant, coloriant. Et, selon l'humeur ou l'intensité de la con-

versation, ses dessins prenaient des formes sensuelles ou agressives. Un coup de fil impromptu lui permettait en outre d'appeler à la rescousse durant le week-end ses *Fellini's Angels*, ses assistants ou ses proches collaborateurs, ou bien de vérifier les occupations de chacun.

Car cet instrument lui donnait aussi la possibilité de jouer comme un enfant avec ses interlocuteurs. À son domicile de Via Margutta, Fellini répondait toujours aux appels en prenant la petite voix de Maria, sa gouvernante, et pour éconduire les intrus il déclarait le plus tranquillement du monde : « Le docteur Fellini n'est pas là. Il est en voyage à Paris. » Pendant la préparation de *Casanova*, l'acteur italien Gian Maria Volonté, pressenti pour le rôle du chevalier de Seingalt, téléphona un dimanche matin à Fellini pour parler du rôle. Ce dernier, en décrochant l'appareil, répondit avec la douce voix de Maria et continua la conversation pendant plus d'une demi-heure affirmant qu'elle, Maria, « l'admirait tant dans ses films et que le *Dottore* ne cessait de parler de lui comme du futur Casanova avec un grand enthousiasme ». Plus les compliments de la fausse Maria fusaient, plus Volonté exultait, plus Fellini en rajoutait. Une fois la conversation terminée, chacun des deux protagonistes en référa avec fierté à son entourage. La farce circula dans toute la ville. Volonté, échaudé, renonça au Casanova en demandant pour le rôle un cachet excessif.

Si jamais dans l'autre monde il y avait une centrale téléphonique, je suis persuadé que le Maestro nous aurait déjà appelés. Il n'aurait pas pu s'en priver. ■

En savoir plus :

**Bernardino Zapponi**  
*Mon Fellini*, Paris,  
de Fallois 2003,  
198 p.

**Tullio Kezich**  
*Fellini: sa vie et  
ses films*,  
Paris, Gallimard  
2007, 416 p.

**Collectif de 40  
auteurs**  
*Tout sur Fellini.*  
*Édition du  
centenaire*  
Rome, Gremese  
2019, 571 p. de  
texte et 120 photos  
en couleur.

IL EST UNE FOI

6

les rendez-vous cinéma

6-10 MAI 2020

# ITINÉRANCES



EGLISE  
CATHOLIQUE  
ROMAINE  
GENÈVE



missio

Radio C Genève  
www.radio-c.ch

ECHO  
www.echogenève.ch

choisir

# Cinéma

## Il est une foi L'étreinte du serpent

Patrick Bittar, Paris  
réalisateur de film

### CULTURE

La 6<sup>e</sup> édition des Rendez-vous Cinéma *Il est une foi* aura lieu du 6 au 10 mai à Genève. L'année dernière, plus de 2000 spectateurs ont assisté aux séances (une vingtaine de films) et aux débats. Cette année, le thème est *Itinérances - La reconquête de soi*. Les organisateurs mettent en avant la marche comme «alternative socio-environnementale et spirituelle à une forme d'excès consumériste qui ne semble plus poser de limite».

Le film projeté dans le cadre de la soirée-débat parrainée par *choisir* est une œuvre extraordinaire, à ne pas manquer: *L'étreinte du serpent* (*El abrazo de la serpiente*, 2015). Il se déroule en Amazonie, dans une région située entre la Colombie et le Brésil. Il est inspiré des carnets de voyage de trois explorateurs occidentaux.

En 1909, Théodore von Martius, un ethnographe allemand, malade, est conduit en pirogue par Manduca, un Amérindien à son service depuis qu'il l'a délivré de l'esclavage. Ils sont venus chercher l'aide du chaman Kara-

makate, qui vit seul dans la jungle: «Tous les chamans de la région ont essayé de le guérir», explique Manduca. - «Je ne suis pas comme toi. Je n'aide pas les Blancs.» - «C'est un sage qui est venu apprendre. Il risque de mourir.» Seule la yakruna, une plante sacrée, pourra guérir von Martius. Karamakate, qui apprend par les deux hommes qu'il existe encore des membres de sa tribu, accepte de les guider pour retrouver ces survivants. Mais le voyage s'annonce périlleux. Il pose ses conditions: ne couper aucun arbre, ne manger ni poisson ni viande et s'astreindre à l'abstinence sexuelle jusqu'à la nouvelle lune.

Quarante ans plus tard, un ethnobotaniste américain se présente à son tour devant Karamakate, qui vit toujours isolé dans la jungle. «Tu consacres ta vie aux plantes! Jamais un Blanc n'a dit quelque chose d'aussi sensé.» - «Je m'appelle Evans. Je viens voir la plante, la yakruna. Je veux l'étudier. Martius l'a décrite comme une plante sacrée qui guérit. Elle grandit sur l'hévéa et purifie le caoutchouc.» - «C'est pour ça que tu la cherches?» L'Américain lui propose quelques dollars. Karamakate se gausse de cet explorateur aux manières grossières: «Ça n'a pas bon goût. Seule la fourmi aime ça.» Mû finalement par l'envie de retrouver la plante légendaire, il accepte de repartir à sa recherche avec Evans.

### Un film d'aventure

*L'étreinte du serpent* est d'abord un formidable film d'aventure. Ces voyages entrepris dans un environnement dangereux représentent une épreuve physique évidente, surtout lorsqu'on est malade, comme von Martius. La forêt étant impénétrable, l'environnement principal est un fleuve, parfois tumultueux, que les voyageurs parcourent en pirogues. Outre les difficultés de la

# Cinéma

## Il est une foi L'étreinte du serpent

progression, le récit est pimenté par la rencontre de personnages hauts en couleur: un moine capucin qui martyrise des orphelins indigènes; un Amérindien manchot qui demande qu'on abrège sa vie d'esclave récolteur de caoutchouc; un gourou qui se prend pour le messie et règne avec violence sur une secte délirante...

Pourtant, contrairement à d'autres films au sujet apparenté, l'approche du cinéaste colombien *Ciro Guerra* n'est ni simplificatrice (style *BD* ou *new age*), ni grandiloquente (genre fantastique ou picaresque). Cela tient

beaucoup au traitement humain de ses personnages. *Von Martius* n'a pas peur, mais il n'est pas téméraire. Il respecte *Karamakate*, mais leur relation est franche et plutôt bon enfant. Quant à *Evans*, l'Américain qui suit ses traces, il est comme son double dégénéré, vicié.

Pour tous, le périple aventureux se révèle aussi un voyage intérieur, ne serait-ce que parce qu'ils sont ramenés à eux-mêmes en mesurant ce qui les sépare. Cela donne lieu à des scènes simples mais significatives, comme celle où *Karamakate* voit pour la première fois un livre ou des photos; pour lui, les personnes sur les photos sont « des *chullachaquis*, des doubles fantomatiques ». Ou encore cette scène où l'ethnographe peine à transporter toutes ses caisses; le chaman lui dit: « Laisse tout ça, ce ne sont que des choses. Les Blancs aiment les objets. » - « C'est tout ce qui me relie encore à l'Allemagne, à ma femme, à mes enfants. Ces caisses contiennent tout le savoir amassé

« L'étreinte du serpent », de *Ciro Guerra* © Diaphana Distribution



en quatre ans d'expédition. Je dois les ramener chez moi pour prouver ce que j'ai vu. » Mais comme dans toute quête initiatique, chacun devra se départir d'une partie de lui-même...

### Les fils de l'Histoire

Les dialogues avec le chaman sont efficaces, Karamakate ayant une façon étonnante d'aller droit au but. La photographie en noir et blanc est superbe, sans être apprêtée. Le scénario tient l'histoire comme un ourboros, un serpent qui se mord la queue. Le fait que quarante ans plus tard un explorateur retourne, au fil des méandres de l'Amazone, sur les mêmes lieux reculés, excite la curiosité et donne de l'ampleur au récit. Il y a aussi un montage par lequel se mêlent les fils des deux histoires, comme si deux temporalités coexistaient sur le fleuve.

À travers cette aventure, on découvre un contexte historique. Les tribus amérindiennes<sup>1</sup> qui choisirent l'affrontement avec les envahisseurs survécurent un peu plus longtemps que les autres, mais finirent massacrées.<sup>2</sup> Jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, les indigènes furent enrôlés par les Espagnols dans le système de l'*encomienda*: « en échange » de leur évangélisation (!), ils payaient un tribut en nature ou en services. Autrement dit, ils étaient spoliés et réduits en esclavage. Au XX<sup>e</sup> siècle, l'industrie (de guerre notamment) ayant un grand besoin de latex, l'hévéa (l'arbre à caoutchouc) devint une ressource recherchée. Aujourd'hui en Colombie, un tiers des 1,5 millions d'Amérindiens vivent dans un état d'extrême pauvreté.

« Ce film est dédié aux peuples dont on ne connaîtra jamais la chanson », dit le carton de fin. Qu'aurions-nous appris de ces communautés restées quasiment vierges de tout contact extérieur ? « C'est ici que l'Anaconda

est descendu de la Voie Lactée », dit à un moment Karamakate à Manduca. On se met à rêver à la réalité à laquelle cette histoire renvoie: elle nous aurait peut-être éclairé sur l'histoire spirituelle de l'humanité...

Quand deux civilisations entrent en contact, comment faire en sorte que l'une ne détruise pas l'autre? *L'étreinte du serpent*, œuvre hybride singulière, est une réponse réussie, par l'art, à cette question. Ciro Guerra n'avait que 33 ans quand il a tourné ce film, son troisième long-métrage. ■

### Il est une foi

#### Soirée parrainée par choisir:

*L'étreinte du serpent*,  
de Ciro Guerra

aux Cinémas du Grütli, Genève,  
samedi 9 mai, à 17h.

La projection sera suivie d'une discussion avec Boris Wastiaux, directeur du MEG, et Jose Marin, anthropologue.

#### Nos autres coups de cœur:

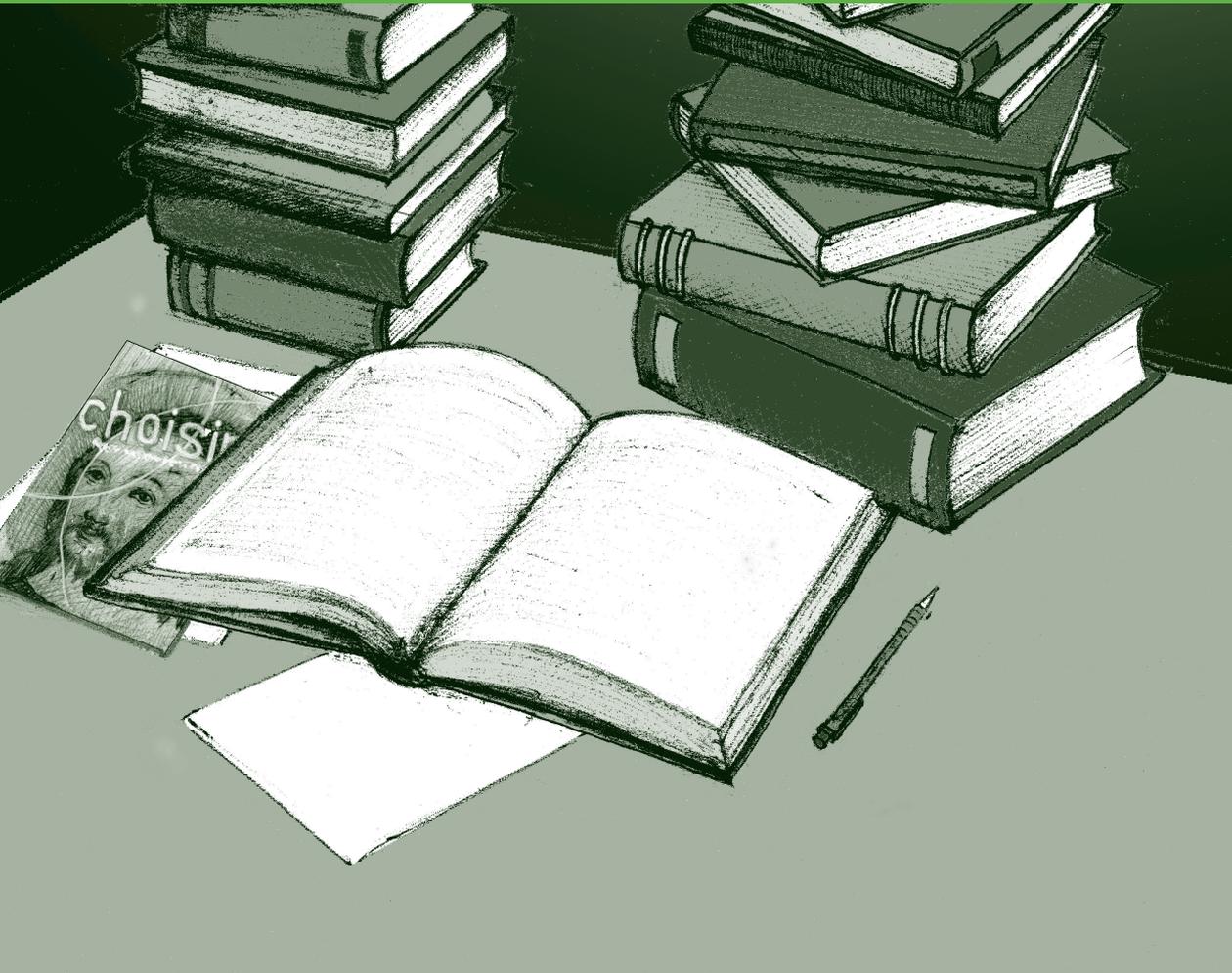
- *Une histoire vraie*, de David Lynch, le 6 mai à 13h30
- *La randonnée*, de Nicolas Roeg, le 8 mai à 17h30
- *Dans la ville blanche*, de Alain Tanner, le 9 mai à 14h, débat avec Cécile Tanner
- *Les ailes du désir*, de Wim Wenders, le 10 mai à 14h, débat avec Jacqueline Kellen

1 Rien qu'en Colombie, on dénombre encore plus de quatre-vingts peuples autochtones.

2 Voir notre dossier *Amazonie, clé de l'humanité*, in *choisir* n° 693, octobre-décembre 2019. (n.d.l.r.)



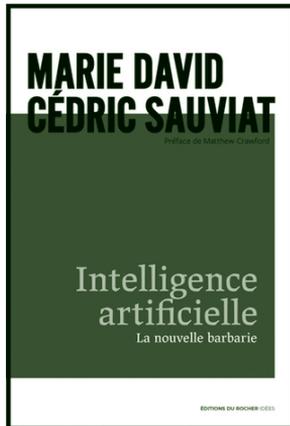
LIVRES OUVERTS



# Livres ouverts

## SOCIÉTÉ

**Marie David et Cédric Sauviat**  
*Intelligence artificielle,  
 la nouvelle barbarie*  
 Monaco, du Rocher 2019, 314 p.



Pour Marie David et Cédric Sauviat, président de l'Association française contre l'intelligence artificielle, l'IA s'inscrit dans une fuite en avant technologique vers toujours plus de déresponsabilisation. Elle est décrite comme « un projet technoscientifique d'exploitation utilitaire du monde (...) par essence, totalitaire ».

« Ce n'est (...) pas un hasard, écrivent-ils, si l'intelligence artificielle et les technologies du vivant se développent en même temps. »

Les auteurs de fait n'accordent guère de crédit à une contribution positive, ni aux possibilités de distinguer aide à la décision et décision, capacité de réactivité de la machine et capacité de pilotage de l'être humain. Leur livre met l'accent sur les retombées négatives de l'IA.

Ainsi de la capacité de stocker d'énormes quantités d'informations qui donne un immense pouvoir à ceux qui les gèrent, par exemple aux propriétaires de *Facebook* ou de *Google* dont le modèle d'affaires repose sur le financement par la publicité et donc la fidélisation de l'utilisateur. Tout est fait pour stimuler l'attractivité des écrans par une activité en continu, selon des « mécanismes d'addiction (...) conçus délibérément ». Puis « le comportement de l'utilisateur (...) est capté et transformé en données monétarisables ».

Le flux constant de sollicitations et la tension introduite par le rythme des échanges dits virtuels nous font oublier comment notre image du réel devrait se construire: la vraie vie, c'est le contact physique avec les choses et les gens, et l'outil ne devrait jamais s'y substituer. Piégés dans « une fausse proximité (...), nous passons plus de temps à regarder ce qui se passe sur l'écran de notre ordinateur qu'à observer ce qui nous entoure ».

Le recours massif aux outils informatiques nous fait négliger, disent-ils encore, le temps de la réflexion, la nuance, le lien subtil entre nos émotions, nos valeurs, nos objectifs profonds; oublier la distance nécessaire face à ce qu'on reçoit. Subrepticement, nous perdons certaines capa-

# Livres ouverts

cités. «Par exemple, avec l'usage croissant des GPS, la partie de notre cerveau qui nous permet de nous orienter s'est affaiblie.» Quant à *Amazon*, il «contribue à la désertification commerciale des centres villes».

Soulignant les effets négatifs des écrans sur les enfants, les auteurs relèvent que, dûment avertis, les concepteurs de ces outils interdisent à leur progéniture les l-pads avant 15 ans et limitent strictement les moments passés devant les écrans... laissant «aux classes populaires les *fake news*, les tablettes pour les tout-petits et les publicités prédatrices pour des prêts personnels». Lors de la présidentielle américaine de 2016, «la majorité des personnes qui votaient ne connaissaient de l'actualité que leur fil *Facebook*», dont l'algorithme leur présente essentiellement des points de vue correspondant à leurs préférences. Quant aux États autoritaires, ces outils les aident à pratiquer un contrôle social à grande échelle. Ainsi la Chine «investit (...) massivement dans l'IA afin de contrôler sa population», notamment par la reconnaissance faciale. Autre préoccupation, les «armes intelligentes, ou systèmes d'armes létales autonomes».

Des emplois disparaissent en masse, soulignent les auteurs, et ceux créés sont majoritairement précarisés, découpés en petites séquences, laissant un monde du travail en miettes. «On

ne raisonne plus en termes d'emploi, mais de tâches.» «Les centaines de personnes qui sous-titrent des vidéos pour quelques centimes par heure» constituent l'armée des intermittents de l'informatique. Cette dernière renforce la tendance aux statuts hybrides entre salariat et auto-entrepreneuriat, au remplacement de l'entreprise traditionnelle par des plateformes de mise en contact (*Uber* ou *AirBnB*).

Le livre aborde brièvement les conditions écologiques et sociales de production et de déconstruction des outils du monde informatique. Il faut préciser que ces milliards d'appareils consomment, serveurs compris, 10% de l'électricité mondiale. Leur design plaisant et leur ergonomie avenante font oublier qu'ils sont faits de nombreux éléments rares, et programmés pour une obsolescence rapide; dans le monde, seuls 20% d'entre eux sont correctement traités au stade de déchets et 10% recyclés.

Enfin, si dans nos sociétés on débat de beaucoup de choses, ce qui structure le plus nos vies, les innovations technologiques, reste peu questionné. Il n'y a aucune systématique d'anticipation ni d'étude d'impact social, et encore moins de discussion large avant la généralisation d'une innovation. «Toutes les technologies nouvelles sont immédiatement mises sur le marché» et c'est «l'existence d'un marché florissant qui prouve le bien-fondé de l'objet». Car «l'innovation est présentée comme une nécessité absolue, (...) que ce soit du côté des entreprises, comme de celui de l'État».

«Une poignée d'ingénieurs dans la Silicon Valley dessine les contours d'un monde que nous subissons tous sans avoir notre mot à dire.» On n'arrête pas le progrès... Cette

expression, qu'est-elle d'autre qu'un formidable aveu d'impuissance ? Décidément, il est temps d'imaginer la démocratie de l'ère scientifique !

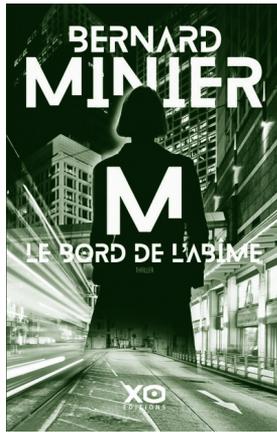
René Longet

## LITTÉRATURE

**Bernard Minier**

***M, le bord de l'abîme***

Paris, XO 2019, 576 p.



L'intelligence artificielle (IA) fascine et inquiète, non sans raisons. Elle est au cœur de ce thriller noir, dont la trame de facture classique - deux policiers se lancent sur les traces d'un assassin en série pervers sévissant à Hong Kong - sert de prétexte, comme dans la plupart des bons polars, à la peinture d'un monde sombre. En l'occurrence, celui d'une ville tentaculaire et chaotique, soumise à la loi des triades et d'un système politico-économique corrompu au-dessus duquel plane l'ombre de la Chine, mais surtout aux déviances favorisées par l'IA. Il ne s'agit pas d'une dystopie, signale l'avertissement en début d'ouvrage, « les applications et dispositifs que vous découvrirez ici sont déjà mis en œuvre dans de nombreux pays ».

Moïra, une jeune Française, est engagée par Ming, une multinationale chinoise des hautes technologies, soumise à des règles de sécurité et de secret extrêmement strictes. C'est que la jeune femme doit participer à la création d'un *chatbot*, un programme d'IA qui devrait apporter à ses utilisateurs toutes les réponses à leurs questions et les aider constamment à décider. C'est là que cela se corse... Intrusif et addictif, ce *chatbot* porte le « joli » nom de DEUS et nécessite évidemment une immense base de données.

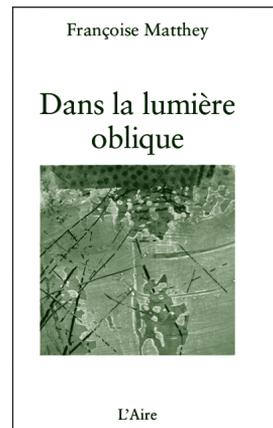
L'auteur s'est longuement documenté avant d'écrire ce récit riche en informations et en mises en garde à propos des risques liés à l'évolution du numérique. Il joue avec intelligence sur nos peurs du *Big Brother* et pose cette question essentielle : jusqu'où sommes-nous prêts à abandonner notre vie privée, et surtout notre libre-arbitre, entre les mains de quelques géants du numérique et de leurs clients ... pas toujours bien intentionnés ?

Lucienne Bittar

**Françoise Matthey**

***Dans la lumière oblique***

Vevey, L'Aire 2019, 84 p.



# Livres ouverts

Frédéric Lenoir

*La consolation de l'ange*

Paris, Albin Michel 2019, 208 p.

Eblouie... je suis éblouie par ces poèmes qui visent l'essentiel là où la transparence de la lumière révèle les éclaircies de sens. Au rythme des saisons, tout au long des jours, Françoise Matthey traque l'invisible pour nous sortir de nos torpeurs. Elle déchiffre les signes qui sont à notre portée si nous savons ouvrir les yeux et les oreilles. « Nul besoin de tambouriner contre le ciel pour que/naïsse la lumière pour que d'un roulement d'oiseaux jaillissent/des nuées de pollens. » La vie laisse des traces de joie jusqu'au cœur des déchirures, « dans le nu de l'instant un appel/venu d'on ne sait/quelle secrète alchimie ». En donnant « forme au fragile », elle laisse danser la vie. Dans « l'éphémère où rien ne pèse », en nous ouvrant « au don silencieux de l'instant » nous donnons sens à nos méditations. Ces poèmes nous invitent à émettre nos limites, à nous dépouiller de nos forces. « Rien jamais ne nous affolera / sinon l'oubli d'aimer. »

Écrire sur ces poèmes semble être un sacrilège. Pour ne pas perdre le suc, la fragrance des mots, je vous invite à les lire, les méditer, laisser rouler sur la langue leur saveur et vous en imprégner ... et peut-être prendre la plume pour prolonger votre écriture.

Marie-Thérèse Bouchardy



Difficile de parler d'un roman sans en dévoiler la trame ! Après une tentative de suicide, un jeune homme, Hugo, est placé à l'hôpital dans la même chambre qu'une vieille dame, Blanche, qui vit ses derniers jours dans l'apaisement. Venant de deux univers très différents, ils dialoguent sur les grandes questions existentielles. La densité de vie de Blanche, sa « joie imprenable » auront-elles le dessus sur la déprime d'Hugo, sa désespérance ?

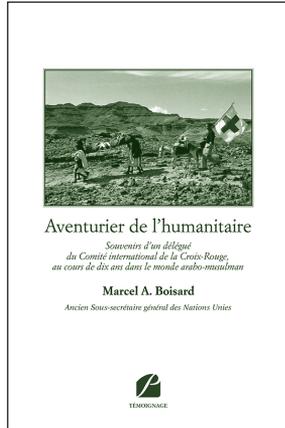
Nous retrouvons les thèmes favoris de l'auteur : la philosophie, Spinoza, la puissance de la joie, la vie intérieure... Ce livre m'a fait penser à *Oscar et la dame rose* d'Eric-Emmanuel Schmitt.

Nous souhaitons toutes, nous les grands-mères, pouvoir offrir à nos petits-enfants cette joie de vivre, cette conviction que toute vie est digne d'être vécue.

Marie-Thérèse Bouchardy

## TÉMOIGNAGE

**Marcel A. Boisard**  
***Aventurier de l'humanité***  
 Paris, du Panthéon 2019, 168 p.



*Souvenirs d'un délégué du Comité international de la Croix-Rouge, au cours de dix ans dans le monde arabo-musulman*, tel est le sous-titre de ce livre qui nous emmène en Algérie (sort des Harkis), au Yémen, en Égypte, à Gaza (pendant la guerre des Six-Jours, puis la guerre du Ramadan/Kippour), en Jordanie (Septembre Noir). Avec l'auteur, nous plongeons dans l'histoire du Moyen-Orient, dans la réalité difficile vécue au ras du sol, dans les rencontres avec ses dirigeants... Ce sont des conditions qui sont encore malheureusement d'actualité. Mais « les expériences acquises par le CICR (en Algérie notamment) furent ultérieurement utiles lors des différents conflits qui surgirent lors du processus de décolonisation et contribuèrent au développement du droit humanitaire. »

Lorsqu'il quittera le CICR, Marcel A. Boisard écrira : « J'avais servi, au cours de cinq opérations, pendant plus de dix années, avec trois contrats de deux mois chacun, sans entretien d'embauche, sans formation spécifique, ni aucun contrôle médical.

J'avais travaillé uniquement sur les champs de batailles et jamais au siège de Genève, où je ne connaissais que peu de monde hormis les cadres supérieurs [...] L'Institution avait grandi [...] Le phénomène de bureaucratisation commençait à s'abattre. Je ne saurais jamais plus être l'électron libre que je fus [...] avec la liberté de prendre des initiatives et de courir des risques selon les circonstances. »

Cela en dit long sur la ténacité, la capacité de « courage et confiance, rigueur et persévérance, goût du risque et sens du compromis, enfin droiture et fermeté » qu'il faut pour accomplir des tâches qui en rebute- raient plus d'un : évacuer les blessés, acheminer des secours d'urgence, rapatrier des familles étrangères, installer des équipes chirurgicales, visiter les prisonniers et faire le lien avec leurs familles, collecter des informations sur les disparus, négocier dans le cadre des Conventions de Genève, etc. Et tout cela dans des conditions difficiles (déplacements à dos de chameau ou de mulet, dans des climats arides, sous les balles...) « En prenant des risques aussi calculés que possible, on pouvait réaliser des œuvres utiles. »

Il fallait aussi de l'humour pour répondre à des demandes administratives coupées de la réalité du terrain (par exemple quand l'Institution se met à exiger des factures de plein d'essence ... alors qu'au Yémen la benzine est pompée à la main par des vendeurs occasionnels le plus souvent illettrés). L'auteur déplore d'ailleurs que la bureaucratie prenne le pas sur la confiance.

Sa carrière ne s'arrête pas là. Chercheur, enseignant, conseiller économique au Burundi, directeur général de l'Institut des Nations Unies pour la formation et la recherche et

# Livres ouverts

sous-secrétaire général des Nations Unies, ses compétences se sont aussi révélées dans la recherche, avec une thèse sur *L'approche islamique classique des relations internationales* et plusieurs livres et articles (notamment dans *choisir*).

L'histoire vécue est ici passionnante et enseigne nos réflexions sur l'actualité pour mieux comprendre le monde. L'expérience du « terrain », la capacité d'analyse, l'audace et la ténacité sont des valeurs que l'on peut apprécier. On en sera à jamais reconnaissants.

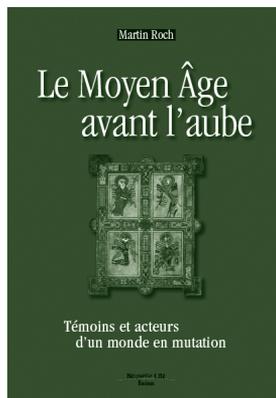
Marie-Thérèse Bouchardy

## HISTOIRE

**Martin Roch**

***Le Moyen Âge avant l'aube***  
*Témoins et acteurs d'un monde en mutation*

Bruyères-le-Châtel,  
Nouvelle Cité 2018, 320 p.



L'auteur, professeur d'Histoire médiévale à l'Université de Genève, scrute une période qui a la réputation d'être particulièrement sombre, celle qui s'étend entre l'Antiquité et le Moyen Âge central, entre le V<sup>e</sup> et le X<sup>e</sup> siècle. Tout commence par le déclin d'une civilisation et la disparition de l'État romain, qui laisse la place aux royaumes barbares qui, non dépourvus d'une certaine rigueur et loin d'entraîner la destruction de l'Occident, ont donné naissance à de nouvelles entités politiques et sociales.

Si la décadence morale et culturelle a également affecté l'Église, le surgissement du mouvement monastique et de son apport à la culture (les moines copistes) a transformé le tissu chrétien en exerçant une double tension entre la fuite du monde (*fuga mundi*) et la réponse aux besoins de ce monde. Sous son influence, une nouvelle conscience de soi se développe et l'intériorité signe l'émergence d'un nouveau sujet.

Les voies de l'Incarnation surtout livrent à l'auteur une clé pour lire l'histoire : les pèlerinages, le soin des pauvres, le culte des saints, leur calendrier, la circulation des reliques, le culte des morts témoignent de la proximité du divin et de l'humain et éveillent une nouvelle conscience de l'universalité de la société. Ils représentent autant de facteurs qui reconfigurent l'Occident fragmenté depuis la chute de Rome alors que le dialogue grec-latin a laissé la place au dialogue grec-latin-germain. Si la situation est diverse entre les villes et les campagnes, l'édification des églises et leurs liturgies, tels des espaces paradisiaques sur terre, représentent des refuges où chacun peut trouver place.

Des épisodes tirés de la vie des saints, des résumés de chroniques, des extraits de lettres ou de discours illustrent agréablement les analyses de l'auteur qui ne manque pas de présenter les grands penseurs devenus des passeurs culturels: Augustin, Boèce, Cassiodore, Grégoire le Grand, Isidore de Séville, Bède le Vénérable. L'étude de l'évolution des langues et des écrits comme facteurs de la transformation culturelle complète cette fresque passionnante, qui se termine par l'évocation des dernières invasions (Scandinaves, Sarrasins, Magyars) à l'aube du renouveau carolingien, prélude de la chrétienté médiévale.

Même si l'auteur se concentre surtout sur l'histoire de la foi chrétienne plus que sur l'évolution politique et sociologique de l'Occident, son livre, écrit dans une langue agréable, reste très éclairant sur toute cette période charnière trop mal connue de l'histoire de l'Occident.

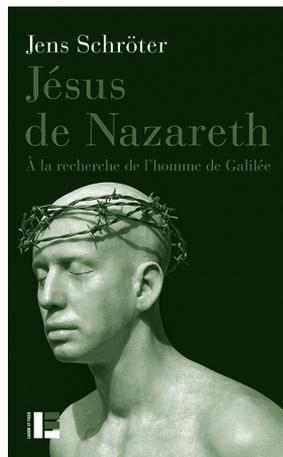
Pierre Emonet sj

**Jens Schröter**

***Jésus de Nazareth***

*À la recherche de l'homme  
de Galilée*

Genève, Labor et Fides 2018, 320 p.



Cet ouvrage a pour ambition de familiariser le lecteur avec l'état actuel de la recherche historique sur Jésus, une recherche qui ne cesse d'intégrer de nouvelles approches et de nouveaux résultats. Publié en allemand en 2003, il a été réédité six fois, puis traduit en anglais et en français. Quête passionnante, car Jésus a marqué notre civilisation européenne d'une manière unique et est, plus que jamais, actuel (les médias s'intéressent beaucoup à lui). Confrontations entre papes et empereurs, croisades, élans réformateurs, déclaration des Droits de l'homme: l'auteur va tenter de juger tous ces éléments.

Les écrits composant le Nouveau Testament doivent être lus, dit-il, comme des témoignages de la foi en Jésus. Dans l'introduction, il expose ce que vécurent les chrétiens à Rome dans les premiers siècles de notre ère. Dans le chapitre B1 est esquissé l'environnement au sein duquel doit être appréhendée la figure historique de Jésus. Le B2 est consacré aux caractéristiques de son activité. Le règne de Dieu débute avec Jean, qui incarnait le modèle d'un renouveau par l'isolement, alors que Jésus choisit les régions juives pour délivrer son message. Jésus opère des miracles, des guérisons, des exorcismes, allant même jusqu'à ramener des morts à la vie, mais surtout il propose son enseignement aux foules en utilisant ses talents de conteur. Flavius Josèphe en parlera.

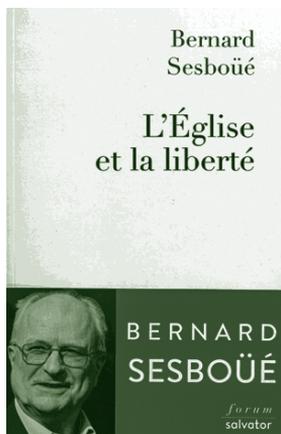
L'auteur fait des liens avec les philosophes et les médecins de l'époque et revoit comment les évangélistes rapportent tous une vision de Jésus qui leur est propre. Le ministère de celui-ci est un facteur de polarisation des esprits, suscitant des réactions hostiles chez ses adversaires, en particulier parmi les Pharisiens.

# Livres ouverts

Le chapitre C se focalise ainsi sur les effets que ce Fils de l'homme a produits: vrai homme? vrai Dieu? La controverse est très grande au début du christianisme. Le Jésus des apocryphes suscite de nombreux récits avec des éléments légendaires; le Vendredi Saint et Pâques de nombreuses Pietà et de multiples autres œuvres picturales et musicales tout au long de l'histoire. Dans la culture contemporaine Jésus se retrouve au cinéma et dans des pièces de théâtre. Le livre se termine sur ce constat: le « qui était-il? » est indissociable du « qui est-il aujourd'hui? »

Marie-Luce Dayer

**Bernard Sesboué**  
***L'Église et la liberté***  
 Paris, Salvator 2019, 264 p.



Comment l'Église a-t-elle servi la liberté de l'homme au cours de l'histoire? L'auteur présente quelques-

unes des théologies chrétiennes de la liberté qui ont exercé le plus d'influence sur le développement de la pensée de l'Église. Pour commencer celle d'Irénée qui, dans son livre *Contre les hérésies*, a inséré un véritable traité sur la liberté humaine. Trois siècles plus tard, Augustin, après avoir prôné qu'avec la grâce de Dieu l'homme pouvait trouver la voie de la vraie liberté, fit une tragique volte-face en considérant que pour des raisons politiques il fallait « forcer » les hérétiques et les schismatiques à rentrer dans l'Église. Le Moyen Âge s'appuiera sur ces notoires dires d'Augustin. Ainsi, pour défendre sa foi, l'Église poursuivra l'hérétique au travers de l'Inquisition et le condamnera à la mort au besoin.

Autre zone d'ombre dénoncée par le Père Sesboué sj: la traite des Noirs. L'Église ne s'est pas suffisamment opposée au principe de l'esclavage par lequel l'homme perd la liberté dans laquelle il a été créé.

Il faut dire que l'Église vit dans l'histoire et est soumise à toutes les lois de son développement. À l'époque de l'Inquisition, on était particulièrement intolérant face à ceux qui refusaient la religion unique du royaume. Quant à la traite des Noirs, elle était tellement lucrative que les grands de ce monde cherchèrent pendant des siècles à la développer.

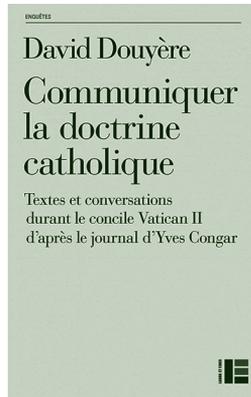
Le Père Sesboué sj cherche aussi à rendre justice à ce que l'Église a réellement accompli et qui risque d'être oublié. Il met en lumière le fait qu'elle a su revenir de ses erreurs et retrouver le chemin de la Vérité. Jusqu'à la fin des temps, elle nous présentera les paroles libératrices données par le Christ qui est l'homme libre par excellence.

Livre passionnant tant les ombres qui ont entaché l'Église sont bien analysées. Ne rejoignent-elles pas les grandes questions d'aujourd'hui : les migrants ne sont-ils pas bien souvent les esclaves de jadis ? Et les chrétiens persécutés ne sont-ils pas maltraités comme le furent les martyrs de l'Inquisition ?

Monique Desthieux

**David Douyère**  
**Communiquer la doctrine  
catholique**

*Textes et conversations durant  
le concile Vatican II  
d'après le journal d'Yves Congar*



Genève, Labor et Fides 2018, 252 p. Ce livre se présente comme un exercice d'analyse technique de la communication intra conciliaire. Il s'appuie sur l'ouvrage du Frère Dominicain Yves Congar, *Mon journal du Concile*, qui reflète les discussions, atermoiements, courants de pensée et tactiques de certains Pères conciliaire. Analyse des communications orales en Assemblée plénière, jeu des textes proposés en Commissions, sollicitation des grandes autorités ecclésiastiques du moment (dont Mgrs Garonne, Suenens et Wojtyła, le futur pape Jean Paul II), orientations des théologiens patentés : tout cela fait partie de l'analyse de la communication intra-conciliaire.

Ceux qui ne sont pas spécialistes de communication se contenteront de lire l'ouvrage de Congar qui ne fut, à la demande de son auteur, publié que trente-cinq ans après la fin du Concile, en l'an 2000. Congar pensait - à tort - que la plupart des protagonistes seraient morts à cette date-là.

L'ouvrage de Congar le dit, et les analyses techniques de David Douyère le confirment : le Concile ne fut pas un long fleuve tranquille. Les tensions théologiques et ecclésiologiques se coulaient dans des stratégies de communication. Ce qui apparaissait en 1965 comme un immense courant, ultra majoritaire, presque unanime, se révèle le fruit d'une majorité modeste mais inventive et pugnace. Ce livre intéressera les spécialistes et donnera aux fidèles une idée moins simpliste de la façon dont l'esprit parle aux Églises.

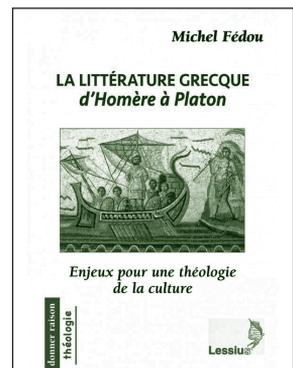
Étienne Perrot sj

## THÉOLOGIE

**Michel Fédou**  
**La littérature grecque  
d'Homère à Platon**

*Enjeux pour une théologie  
de la culture*

Bruxelles, éd. jésuites 2019, 480 p.



Ce livre, nous dit l'auteur - un jésuite agrégé de lettres classiques, hellé-

# Livres ouverts

niste et théologien -, n'aurait pas pu voir le jour s'il ne lui avait pas été donné de pratiquer deux disciplines bien distinctes : les lettres classiques et la théologie chrétienne. Dans le contexte des traditions culturelles et religieuses de leur temps, les auteurs de l'Antiquité chrétienne ont rendu compte de la voie du Christ. Ce faisant, ils prenaient le risque de se voir accusés d'hellénisation du christianisme.

Divisé en trois parties, l'ouvrage nous donne d'abord le récit de l'épopée, récit historique où nous trouvons « Homère et ses héros de l'Illiade - Hélène, Agamemnon, Ajax, Diomède, Ulysse, Hécube, Andromaque, Achille ». Chez Homère, le monde des dieux se mêle aux choses de la terre et aux humains. L'auteur nous parle donc de poésie. Ils sont très nombreux les poètes qu'il présente successivement ! Le tragique traverse l'histoire. Peines et joies des héros se sont maintes fois faits prières.

La deuxième partie (très longue) décrit le théâtre à travers des auteurs tels que Sophocle, Euripide, Aristophane. Enfin la troisième partie traite de philosophie et de religion avec les présocratiques, puis Socrate et Platon. Certains personnages ou épisodes de la littérature grecque peuvent être perçus du point de vue chrétien comme ayant une valeur figurative ou typologique.

En plongeant dans les textes anciens, on se confronte à des conflits entre auteurs orientés de manière inverse (Celse et Origène, Cyrille d'Alexandrie et Julien, et d'autres encore). Beaucoup d'écrivains du début du christianisme lurent les écrits de l'Antiquité grecque, y découvrant de nombreuses erreurs mais aussi de grandes proximités entre certains enseignements de Platon (empruntés ou volés à Moïse) et la doctrine biblique. L'histoire de la Révélation et du Salut est coextensive à toute l'histoire du monde, mais son sommet insurpassable est atteint avec l'Incarnation.

Pour Michel Fédou, il incombe donc à la théologie de s'intéresser encore à la littérature de ce monde antique, car les chrétiens doivent entrer dans un vrai dialogue avec les autres croyants pour qu'une réflexion de fond se fasse sur le rapport du christianisme avec les autres traditions culturelles et religieuses de l'humanité. Réflexion spécialement nécessaire dans le contexte du continent asiatique (hindouisme, bouddhisme).

Marie-Luce Dayer



**JAB**  
**CH-1227 Carouge**  
**PP/Journal**

Poste CH SA

## **Le gouffre**

Pascal avait son gouffre, avec lui se mouvant.  
- Hélas ! tout est abîme, - action, désir, rêve,  
Parole ! et sur mon poil qui tout droit se relève  
Maintes fois de la Peur je sens passer le vent.

En haut, en bas, partout, la profondeur, la grève,  
Le silence, l'espace affreux et captivant...  
Sur le fond de mes nuits Dieu de son doigt savant  
Dessine un cauchemar multiforme et sans trêve.

J'ai peur du sommeil comme on a peur d'un grand trou,  
Tout plein de vague horreur, menant on ne sait où ;  
Je ne vois qu'infini par toutes les fenêtres,

Et mon esprit, toujours du vertige hanté,  
Jalouse du néant l'insensibilité.  
- Ah ! ne jamais sortir des Nombres et des Êtres !